NOTICE BIOGRAPHIQUE

# JOS.-ALBERT VALIQUET

SCOLASTIQUE OBLAT

DE MARIE IMMACULÉE

1883-1908

U d'/of OTTAWA
39003011013256

BX
3821
.Z8
V3585
1909

13

# JOS.-ALBERT VALIQUET

Scolastique Oblat de Marie Immaculée

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/josalbertvalique00vali

J.-Albert Valiquet, O. M. I.

(3 mai 1882 — 2 avril 1907)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

—

# JOS.-ALBERT VALIQUET

## SCOLASTIQUE OBLAT

DE MARIE IMMACULÉE

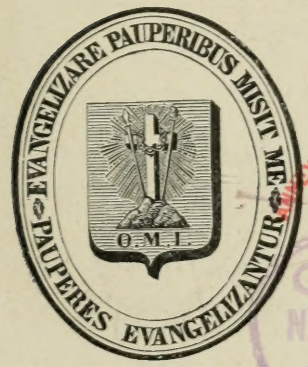
**1883-1908**

---

Il y a plus d'une souffrance dans la vie religieuse ; mais y eût-on souffert toute sa vie, on n'eût pas payé le bonheur d'y mourir.

Mgr Charles GAY.

**2e EDITION**




ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

QUÉBEC
Imprimerie de L'ÉVÉNEMENT
1909

## ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC

---

Québec, 2 mars 1909.

Révérend Père A.-N.-Th. Valiquet, O. M. I.,
Saint-Sauveur de Québec.

Révérend et bien cher Père,

Vous avez eu la bonté de me faire hommage de la notice biographique que vous avez publiée de votre cher neveu que la mort a enlevé si prématurément à votre Congrégation. Je vous remercie de votre délicate attention.

La lecture de cette notice m'a vivement intéressé et édifié. Quel saint jeune homme ! Quelle belle âme, tout enflammée du désir ardent de faire le bien et de procurer la gloire de Dieu ! Quelles grandes espérances il faisait concevoir pour son futur apostolat ! Le bon Dieu l'a enlevé de ce monde au début de sa carrière ; il a fait la mort d'un prédestiné ; il était déjà mûr pour le ciel où il est allé recevoir sa récompense.

Vous avez eu la bonne pensée de perpétuer dans des pages fort bien écrites la mémoire de ce pieux jeune homme ; je vous en félicite cordialement.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de ma sincère gratitude et de mon entier dévouement en N.-S.

† L.-N., *Arch. de Québec.*

Ottawa, le 23 mars 1909.

Révérend Père A.-N.-Th. Valiquet, O. M. I.,
Québec.

Mon Révérend Père,

En écrivant et en publiant une « Notice Biographique » du Frère Jos.-Albert Valiquet, scolastique oblat de Marie Immaculée, vous avez fait une bonne œuvre. Ceux qui la liront en devront tirer profit. Les jeunes y apprendront à ne pas négliger l'appel de Dieu et ceux qui sont entrés dans la vie religieuse seront encouragés à persévérer.

Je vous suis reconnaissant pour l'hommage que vous m'avez fait d'un exemplaire et je souhaite que cette très intéressante et édifiante Notice soit beaucoup répandue dans les collèges et dans nos familles chrétiennes.

Je demeure, mon Révérend Père,

votre dévoué en J.-C.,

† J.-THOMAS, *Arch. d'Ottawa.*

ARCHEVÊCHÉ DE SAINT-BONIFACE

---

Saint-Boniface, 12 avril 1909.

Mon cher Père,

Je n'ai qu'un moment pour vous féliciter d'avoir écrit la notice biographique de votre cher neveu Jos.-Albert Valiquet. Elle m'a fort intéressé.

Rien de plus propre à faire estimer la vocation religieuse et à montrer combien c'est une grâce de choix.

Ce petit travail fait aimer davantage notre chère Congrégation des Oblats qui prend un si grand soin de ses enfants au Noviciat et au Scolasticat ; il montre bien l'action de la grâce dans une âme élevée, ardente mais encore imparfaite au début de la vie religieuse.

Les idées nobles et généreuses du jeune philosophe et son amour passionné pour l'étude donne une haute idée de la culture intellectuelle reçue dans son collège de Sainte-Thérèse.

Vous faites bien voir aussi que l'amour de Dieu ne tue pas l'amour des parents ; mais qu'il l'élève et le purifie.

Enfin je vous remercie d'avoir eu le courage d'écrire.....

Une bonne bénédiction *ex præcordiis*.

† Adélard, O. M. I.,

*Arch. de Saint-Boniface.*

L. J.-C. et M. I.

Rome, 6 mars 1909.

Au Révérend Père A. Valiquet, O. M. I.

Mon Révérend et bien cher Père,

Je viens de parcourir, tout d'un trait, la notice nécrologique de votre cher neveu. J'en ai été bien touché.

Votre esprit de foi vous a fait voir et bien montrer dans cette vie si courte, tout ce qu'il y a de vrai et de solide dans la vie chrétienne.

Le cher enfant ! Sa vocation religieuse avait son origine dans le plus pur esprit de sacrifice : plaire à Dieu et non se plaire à lui-même. Pour plaire à Dieu il a dû abandonner toutes les espérances, si légitimes, de la vie religieuse prolongée. C'est bien le sacrifice consommé.

Il avait soif de savoir.

Maintenant il voit tout en Dieu. Il voulait, de son savoir, faire profiter les âmes, et voilà que Dieu, vous inspirant de prendre la plume, semble lui accorder la grâce de prêcher, de la manière la plus efficace, en faisant connaître par sa vie, à tous ceux qui liront votre opuscule, tout ce qu'il y a de substantiel, de vraiment grand, dans la vie religieuse : la générosité, le sacrifice, le renoncement, l'humilité et ensuite, comme résultat, le salut, c'est-à-dire, la seule, l'unique grandeur, le seul, l'unique bonheur.

Que votre écrit, si bien fait, augmente la gloire accidentelle de votre cher neveu et nous attire, de tous les collèges, de celui de Sainte-Thérèse, surtout, d'autres vocations, comme a sienne et comme la vôtre.

Votre tout dévoué en N.-S et M. I.,

N.-S. Dozois, O. M. I.,
*Ass. gén.*

C'est sur une de ces fermes, cultivée depuis près de deux cents ans par ses ancêtres, qu'Albert Valiquet vit le jour, le 3 mai 1883 [1].

Il était le neuvième enfant d'Onésime Valiquet et d'Elizabeth Poulin.

Avec les années, le cercle de la famille s'élargira jusqu'à compter quinze enfants.

Parmi des travaux incessants, des préoccupations et des épreuves nombreuses, les parents ne perdirent jamais de vue la noble ambition de léguer à leur famille le plus riche héritage : la foi chrétienne qu'ils avaient eux-mêmes conservée dans toute sa vivacité, comme l'honneur de leur foyer et la source des joies les plus pures.

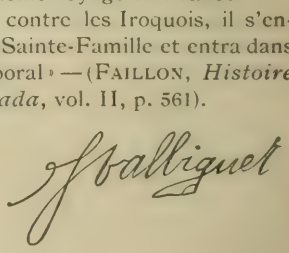
Est-il étonnant que, dans ce jardin béni et

---

1. Jean Valliquet, le premier de ce nom en Canada, fit la traversée, en 1659, avec une centaine de colons recrutés par M. de la Dauversière, et accompagnés de la Mère Marguerite Bourgeoys, la vénérable fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, revenant d'un deuxième voyage en France.

« Zélé pour défendre la colonie contre les Iroquois, il s'enrôla, en 1663, dans la milice de la Sainte-Famille et entra dans la 19e escouade dont il fut élu caporal » — (FAILLON, *Histoire de la Colonie française en Canada*, vol. II, p. 561).

*Signature de Jean Valliquet :*



Collège de Terrebonne, dirigé par les Clercs de Saint-Viateur

fécondé par la rosée céleste, Dieu ait choisi plusieurs fleurs pour son *paradis terrestre*—la vie religieuse—et pour son beau ciel ?

Albert fut envoyé très jeune à l'école voisine où dès lors il manifesta cet amour de l'étude qui le conduira, avec une ardeur toujours nouvelle, jusqu'à la tombe.

Sous le regard d'une mère tendre et vigilante, l'enfant grandit aussi dans la piété, dans le goût des cérémonies et des chants sacrés, et se prépara à la première communion avec le soin qu'on donne à cet événement dans les familles pieuses. Aussi le souvenir de ce grand jour et du bonheur qui l'accompagna à la sainte Table restera-t-il gravé dans le cœur de l'enfant.

Souvent dans ses écrits et dans ses conversations, il rappellera les joies de cette fête, témoignant ainsi des excellentes dispositions qu'il y apporta.

Albert fréquenta l'école primaire jusqu'à l'âge de treize ans.

Pour répondre à son désir de poursuivre ses études, ses parents le placèrent sous la direction des Clercs de Saint-Viateur au collège de Terrebonne.

Sa conduite générale, durant les quatre années qu'il passa dans cette institution, fut celle d'un bon écolier.

Ses professeurs lui rendent ce témoignage qu'il fut très régulier dans l'observation du règlement et fidèle aux exercices de piété. Chaque semaine il recevait les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Dans les classes, il réussit à se maintenir au premier rang, et montra de bonne heure un talent prononcé pour les exercices de style et d'élocution.

Il écrivait chaque jour ses impressions sur tout ce qu'il voyait et entendait ; il notait ses faiblesses et ses succès, ses tristesses et ses joies, ses défauts et ses qualités, avec une naïveté charmante.

Ces pages, conservées en grande partie, nous font constater ses progrès dans l'art d'écrire et nous permettent de lire dans cette âme et de suivre sa marche ascendante dans les âpres sentiers de la vertu.

Le 27 avril 1901, le professeur de la classe d'Albert propose à ses élèves un *conventum* [1].

---

1. Sorte d'association établie dans une classe, et dont le principal but est d'organiser à date fixée d'avance, une réunion de condisciples.

Le projet est accepté avec enthousiasme : un comité est formé ; Albert en est élu secrétaire.

Il méritait cette charge, car sa plume correcte pouvait s'acquitter avec honneur de la correspondance et de la rédaction des minutes.

Il termine le brief compte rendu de cette séance par ces mots :

« Nous avons promis de nous réunir tous ici dans dix ans. Tous les membres du *conventum* devront faire célébrer une messe basse à l'intention des confrères décédés durant ces années ».

Il était loin de penser alors qu'il serait l'un des premiers à profiter de cet avantage *d'une messe*, et que sa place serait vide au foyer de l'*Alma Mater* en 1911.

Après quatre années d'études commerciales et littéraires, Albert obtenait un diplôme *avec distinction ;* ce qui lui permettait d'espérer une position convenable dans le monde.

Mais une question importante se posait à l'esprit du jeune homme :

Quelle voie suivrai-je dans la vie ? Faut-il me chercher un emploi ou essayer de monter plus haut ?

Il avait dix-sept ans révolus ; sa santé ne paraissait pas vouloir s'accorder longtemps avec le travail intellectuel.

Une fatigue cérébrale lui causait des inquiétudes sérieuses.

Grâce aux travaux manuels des vacances, au grand air de la campagne et aux distractions dont son esprit sentait le besoin, il y eut un regain de santé.

Albert se crut en état de reprendre l'étude objet de ses plus ardents désirs, parce que l'étude lui paraissait le seul moyen de satisfaire les ambitions qui s'éveillaient dans son âme.

Il voulait devenir *quelqu'un ;* il voulait quitter les chemins ordinaires, faire sa trouée à travers la foule, et, fallût-il pour cela jouer des coudes et peiner à la tâche jour et nuit, il *arriverait.*

Ses succès — oh ! bien modestes — dans l'art d'écrire et de parler, l'avaient quelque peu grisé, juste assez pour lui donner l'illusion ou l'espoir qu'il était appelé à se rendre utile à l'Église ou à la Patrie.

Ce regard vers l'avenir était encore vague. Albert osait à peine espérer ce qu'il ambitionnait, ne sachant encore vers quel théâtre il

Petit Séminaire de Sainte-Thérèse

devait se diriger pour faire valoir ses talents et réaliser sa part de bien dans *le monde* ou dans l'Église.

Mais il voulait d'abord donner à son esprit la culture intellectuelle par les études classiques.

Grâce à la générosité de ses parents, ses désirs furent satisfaits.

---

### AU PETIT SÉMINAIRE

Le 3 septembre 1901, Albert entre au cours classique de Sainte-Thérèse.

Il apportait au Petit Séminaire des qualités en bonne voie de formation : la piété, l'amour de l'étude, le respect de l'autorité, l'espérance de réussir, un goût prononcé pour les Lettres et, ce qui ne nuit pas, de la voix, du geste, et un extérieur agréable.

A ces dons précieux venaient se joindre des défauts dont il sera question plus tard ; les uns et les autres demandaient une direction.

Les prêtres pieux et dévoués qui dirigent le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, conservent l'esprit de sagesse et le zèle éclairé qui ont présidé à l'établissement de leur grande œuvre.

Ils tiennent à honneur de former, sinon de grands hommes—ils en comptent plusieurs—au moins d'excellents élèves, des chrétiens et des citoyens de bons principes, des prêtres pieux et instruits.

Ils ne s'appliquent pas seulement à donner une formation intellectuelle supérieure, ils veulent également aider la volonté dans la pratique du bien, corriger les défauts du caractère, cultiver les vertus morales et la piété solide.

Sous cette direction paternelle et sage, le jeune homme qui montre de la bonne volonté peut faire de rapides progrès dans la carrière intellectuelle et morale.

On peut dire qu'Albert Valiquet fut de ceux-là. C'est ce qui ressort des témoignages de ses maîtres et de ses condisciples.

Tous ont gardé de lui un souvenir qui lui fait honneur, de même que lui conservait pour tous un attachement affectueux, ainsi que nous le verrons bientôt.

Après les premiers jours, où l'éloignement de sa famille lui cause un peu d'ennui, il se met résolument au travail et triomphe bientôt des difficultés de ses nouvelles études.

Il y apporte même une ardeur qui lui cause

des insomnies accablantes, le forcent au repos, et menacent de lui faire abandonner tout travail de l'esprit.

Tous les ans, il perdra plusieurs semaines, des mois entiers pour refaire ses forces.

Combien ce repos lui était à charge !

Grâce à l'indomptable énergie qui le caractérisait, il poursuivit quand même ses études et termina non sans succès, son cours classique jusqu'à la Philosophie exclusivement, et sortit victorieux des examens du baccalauréat en juin 1906.

Il retournait toujours avec joie auprès de ses chers parents, heureux de les aider et de réparer son esprit, en se livrant aux travaux des champs.

Les dernières vacances se passèrent comme les précédentes ; mais en plus avec la sérieuse préoccupation, pour le rhétoricien, de connaître clairement les desseins de la Providence à son égard.

# CHAPITRE II

—

## LA VOCATION RELIGIEUSE

ALBERT était arrivé à l'heure où s'impose une détermination sur la question, grave entre toutes, pour le jeune homme qui réfléchit et qui regarde l'avenir :

Quelle est ma vocation ?

Sa vocation ? c'était la vie religieuse, préparation prochaine à la vie du ciel. Nous le savons ; mais il ne sera pas sans intérêt de voir par quel concours de circonstances il y est arrivé.

Rarement Dieu se manifeste d'une manière sensible pour indiquer la route à suivre, afin de répondre à ses desseins.

Il se sert des hommes, des événements, de rencontres en apparence insignifiantes, des fêtes religieuses ou mondaines, des malheurs, des humiliations, etc., pour ouvrir de nou-

veaux horizons, donner à la vie une orientation nouvelle.

Le monde qui ne croit pas ou ne pense pas à la Providence, donne à ces causes secondes, les noms païens de hasard, sort heureux, bonne étoile, ou tout autre qui ne dit rien à l'esprit chrétien.

« L'homme s'agite et Dieu le mène ».

Combien souvent des circonstances à peine remarquées des hommes, deviennent, par la volonté de Dieu, d'une importance majeure ! Elles sont le voile délicat sous lequel la main du Tout-Puissant se cache pour protéger, guider et sauver ses enfants.

Nous trouvons plusieurs de ces circonstances providentielles dans la vie de notre jeune homme.

En voici deux ; elles sont vraiment l'*aurore de sa vocation.*

Une note trouvée dans un cahier écrit au Noviciat, nous montre d'abord le futur Oblat de Marie comme l'objet d'une tendresse spéciale de la part de cette Immaculée Mère.

Il avait vingt-trois ans lorsqu'il écrivit dans des pages tout intimes, ce souvenir d'enfance.

Après une lecture impressionnante dans un

ouvrage de Louis Veuillot, il note les réflexions que lui a suggérées cette lecture, puis il continue :

« Je me rappelai alors un fait merveilleux de mon enfance ; il mérite de voir le jour après un silence de quinze années.

« C'est une vision dont je fus favorisé vers l'âge de six à sept ans.

« Dans la chambre de ma mère, au-dessus de l'image de Marie Immaculée, j'aperçus... O sublime souvenir ! O jour mille fois heureux des premières années de ma vie ! que ne vous ai-je compris plus tôt !...

« Mais je ne puis encore écrire cela. A plus tard ce récit... »

Le récit n'a pas été trouvé. Il est probable que la tombe s'est fermée sur ce secret.

Nous ne discutons pas la réalité de cette faveur. Celui qui la dévoile en termes si réservés, n'était ni visionnaire ni crédule à l'excès.

Il y voyait une preuve de la bonté de la Sainte Vierge à son égard ; il y trouvait aussi un motif puissant de se ranger sous la bannière de la Reine du ciel et de persévérer dans

sa vocation ; n'est-ce pas tout ce qu'il nous importe de savoir ?

Un autre rayon de la lumière divine lui parvint le 2 octobre 1900, alors qu'il étudiait au collège de Terrebonne.

Ce jour-là quelques élèves privilégiés furent conduits en promenade à la petite ville de Joliette.

Albert était de la partie.

Les Clercs de Saint-Viateur possèdent là leur noviciat et un collège classique.

Or, il y avait en cette fête des Saints Anges, une profession dans la chapelle du collège.

Un des religieux de Terrebonne prononçait ses vœux perpétuels. C'était le professeur même de notre écolier.

La chapelle richement décorée, les fleurs, la lumière, la musique, les chants de circonstance, une allocution touchante, puis, cette vie qui se donnait toute à Dieu : c'était plus que suffisant pour émouvoir cette jeunesse attentive.

Après la fête religieuse les écoliers prennent leurs ébats dans le bocage, dans les allées ombragées, se livrent au jeu dans les cours du noviciat.

Ce fut une journée de grande joie.

Le retour s'effectue au milieu des chants d'allégresse et de la reconnaissance des élèves envers leurs maîtres généreux.

Avant de prendre son repos, Albert note ses impressions.

Il n'a qu'un mot pour la promenade, les jeux, les beautés du paysage....

Ce qu'il a retenu, ce qu'il veut « se rappeler et conserver toujours dans son cœur », ce pourquoi il remercie Dieu d'avoir pris part à l'excursion, c'est la cérémonie des vœux, c'est le sacrifice d'amour qui s'offre sous ses yeux ravis ; c'est le spectacle de ce jeune homme qui s'avance d'un pas ferme, jusqu'au pied de l'autel du Seigneur, et qui, unissant le sacrifice de sa vie à celui du Sauveur, prononce d'une voie émue mais vibrante, la formule de ses vœux perpétuels.

« A la vie à la mort, il renonce aux richesses, aux plaisirs des sens et du monde, à sa volonté propre, pour n'appartenir plus qu'à Dieu seul.

« Quelle scène ravissante ! quel tableau céleste ! quelle noble ambition ! quel grand cœur !... »

Puis des points de suspension.

Albert ne l'écrit pas ; mais on l'attend, on le devine ; son cœur le dit et sa plume voudrait.

mais n'ose pas le confier au papier : *Ce que peut ce jeune homme, pourquoi ne le pourrais-je pas ?*

C'était une semence jetée dans une bonne terre par le Père de famille ; elle va demeurer là, elle va germer lentement, longtemps peut-être ; d'autres semences vont tomber dans cette âme, jetées par « l'homme ennemi », croître à côté de celle-là, la couvrir, l'oblitérer ; mais l'anéantir, jamais !

Elle reparaîtra, s'épanouira, et portera des fruits en son temps, quand le céleste Jardinier l'aura arrosée de sa grâce et fécondée de sa chaleur.

Quelques mois plus tard, une note de son journal se lit ainsi :

« C'est dans les feuillets de ce cahier que j'écrirai bientôt :

« J'ai terminé mes études, je vais me choisir une carrière qui m'est propre. Je désire que ce soit celle où Dieu m'appelle.

« Oh ! qu'il me tarde de voir le jour où je serai fixé sur ma vocation !

« Cependant il approche bien vite, ce jour, bientôt il sera passé.

« Ainsi s'écoule la vie.

« Nous soupirons sans cesse après un jour nouveau, jusqu'à celui où nous atteignons le terme si longtemps désiré.

« Puisse Dieu nous y conduire bientôt ! »

Patience, cher enfant, dans sept ans, tu seras au terme, ta carrière sera terminée, tes désirs seront exaucés.

Mais jusque-là, il te faut combattre, étudier, chercher avec anxiété le lieu d'où tu t'élanceras vers les régions célestes.

Il te faudra souffrir dans ton corps et dans ton âme.

Le ciel est une récompense : il faut la gagner.

Courage ! sept années de souffrances et de travail, c'est bien peu pour mériter une éternité de bonheur !

Au Petit Séminaire, tous les jours Albert priait pour obtenir la grâce de connaître sa vocation.

Dans les retraites annuelles, l'importante question revenait avec une nouvelle insistance et faisait l'objet de ses réflexions les plus sérieuses.

Vers la fin de son cours classique, les succès qu'il obtenait dans l'art oratoire lui faisaient entrevoir un avenir brillant dans le monde.

Il pensait à l'étude du droit ; mais Dieu avait d'autres vues sur lui, et la Sainte-Vierge, l'Immaculée, qui avait ébloui les regards ravis de l'enfant de sept ans, préparait doucement la voie qui conduit au coin de terre choisi où la divine Mère abrite et forme ses enfants, ses Oblats.

Un de ses confrères que nous aurons l'occasion de citer encore avec plaisir, dit que des raisons intimes ont dirigé l'esprit et le cœur de son ami vers la vie religieuse.

« Je crois que son âme avait soif d'une foi plus ardente ; il était pressé d'aller s'abreuver à cette source d'eau vive dont parle Notre-Seigneur.

« Son cœur éprouvait aussi un besoin d'immolation pour lui-même et pour ses proches.

« Il fut frappé un jour de cette parole du Sauveur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive.*

« C'est dans ces dispositions qu'il fit la retraite de la Semaine sainte 1906. »

Après cette retraite de vocation, notre rhétoricien paraissait bien résolu de quitter le monde ; mais fallait-il choisir l'état ecclésiastique dans les rangs du clergé séculier ou entrer dans une congrégation religieuse ?

La vie des excellents prêtres qu'il a sous les yeux depuis plusieurs années, l'attire fortement ; des conseils respectés lui disent d'attendre et de continuer ses études jusqu'à la fin des années de philosophie.

D'un autre côté, la vie des missionnaires qu'il a vus et consultés, paraît répondre mieux à ses aptitudes et aux besoins de son cœur.

Tout est pesé, examiné sous le regard de Dieu.

Mais la lumière ne se fait pas dans son esprit perplexe.

Il sent que la prière et les bons conseils lui sont nécessaires plus que jamais.

Vers la fin des vacances, il ouvre son cœur à un prêtre qui lui porte un vif intérêt.

Celui-ci lui conseille de se remettre entièrement à la volonté de Dieu, *sans condition, sans arrière-pensée ;* et, afin de bien connaître cette volonté suprême, d'aller se recueillir et prier durant quelques jours au Noviciat des Oblats.

Au milieu du mois d'août, il était en retraite à Lachine.

La conclusion pratique de cette retraite fut la décision d'entrer sans retard au noviciat.

Une note de son journal nous apprend que cette résolution fut prise « sans attrait naturel comme sans répugnance vive ; mais dans une pleine possession de jugement éclairé des lumières d'en haut ; avec la détermination pure et simple de se rendre à la voix de Dieu, qui l'appelle. »

N'est-ce pas une continuation de cette scène de l'Evangile : *Suivez-moi*, dit Jésus aux futurs apôtres. Et ceux-ci *quittant filets et famille suivent le divin Maître.*

Noviciat de Notre-Dame-des-Anges, Lachine

# CHAPITRE III

—

## LE NOVICIAT

ALBERT prit l'habit religieux le 7 septembre 1906.

La cérémonie et l'allocution de circonstance le confirmèrent dans l'idée qu'il s'était faite de la vie religieuse :

« Le prédicateur nous a salués comme de jeunes soldats dans le camp du Seigneur tout-puissant, prêts à la lutte, face à l'ennemi et portant haut l'étendard de Marie Immaculée ».

L'ennemi, ou plutôt les ennemis se présentent sans retard. Les occasions de leur faire face ne manqueront pas un seul jour.

L'ennui, les souvenirs du monde, la fatigue corporelle, le découragement, etc., viendront

tour à tour livrer à cette âme des assauts formidables.

Pour triompher de ces ennemis, Albert se rappelle simplement qu'il est entré au noviciat pour faire la volonté de Dieu, et, pour la même raison, il y restera aussi longtemps que Dieu voudra.

« Comme le soldat qui voit le feu pour la première fois, j'ai subi une commotion violente, écrit-il à ses parents. J'ai versé d'abondantes larmes ; mais c'était la nature inquiète et orgueilleuse qui criait. Ma volonté n'a pas failli un seul moment. Aujourd'hui, hormis la peine que je vous ai causée, je ne regrette rien ; je suis content de ma décision parce qu'elle vient de Dieu. Je marche en toute sûreté dans le sentier de l'obéissance et du dévouement ».

Le jeune homme qui entre au noviciat avec des défauts—et qui donc n'en a pas ?—doit leur faire la guerre, les remplacer par les vertus contraires et faire au moins les premiers pas dans la perfection évangélique.

Bien des moyens s'offrent au novice pour l'aider dans ce travail parfois très ardu.

Un règlement détaillé brise la journée en

plusieurs demi-heures et quarts d'heures ; des exercices de piété en commun et en particulier, des lectures pieuses, l'étude de l'Écriture sainte, la direction, les avis charitables, les instructions, les récréations, les mortifications intérieures et extérieures, etc., tout est ménagé avec sagesse pour faire de cette année un temps très utile.

Notre jeune homme s'était imaginé que l'année de noviciat devait avoir un air très prononcé de « temps perdu. »

Il revint bientôt de son illusion.

Le 8 octobre, il écrit à un ami :

« Nos occupations sont si variées et si nombreuses que je n'ai plus le temps de m'amuser aux idées d'autrefois.

« Nous sommes emportés comme dans un courant impétueux.

« L'automne avec ses scènes tantôt riantes, tantôt sombres, passe sous mes yeux comme des vues dans une lanterne magique. »

Le novice étudie de nouveau sa vocation et s'applique à se connaître lui-même.

Il se demande s'il est vraiment appelé à ce genre de vie, s'il a les aptitudes, la volonté,

l'énergie nécessaires pour remplir les obligations qu'il contractera bientôt.

Albert était entré au noviciat sans attrait mais aussi sans répugnance.

L'année d'épreuve ne lui apportera pas plus de consolations que le premier jour : il la passera quand même, le regard toujours fixé sur le « doigt de Dieu » qui lui a montré la route à suivre.

Les causes de désolation disparaîtront, en partie du moins, sous la main puissante de Dieu et grâce à la protection de Marie Immaculée.

Le 12 mai, le R. P. Maître annonce aux novices que le temps est venu de demander au R. P. Provincial la faveur de prononcer leurs vœux d'un an.

Quelques jours plus tard, Albert adresse la lettre suivante au R. P. Ernest Tourangeau, provincial.

L. J.-C. et M. I.

NOVICIAT DE NOTRE-DAME-DES-ANGES

le 23 mai 1907.

« Mon Révérend Père,

« Le novice ressemble au prisonnier, avec cette différence que ce dernier veut briser ses

chaînes tandis que l'autre demande à être lié plus étroitement.

« C'est une affaire bien sérieuse ; mais si la timidité fait trembler ma plume, croyez bien que mon cœur ne tremble pas.

« Les raisons qui m'ont déterminé à embrasser la vie religieuse, loin de s'émousser dans l'épreuve, n'en ont pris que plus de force et me pressent d'avancer dans la route que Dieu semble m'avoir marquée pour le servir.

« Il ne tient plus qu'à vous, mon Révérend Père, de me donner mon passeport pour entrer dans cette vie.

« Mes raisons sont celles de beaucoup d'autres novices. Car si Dieu ne frappe pas tous ses élus comme Saul sur le chemin de Damas, les sentiers mystérieux par lesquels il les conduit se ressemblent tous par ce côté : le désir de faire la volonté de Dieu et d'arriver au salut éternel.

« L'idée de me faire Oblat date de mes premières années d'études ; elle s'est développée chaque jour davantage.

« La cause immédiate de ma vocation fut la méditation de cette parole de l'Évangile : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive.*

« Dans la joie comme dans la tristesse, cette parole revenait à mon esprit, sonnait à mon oreille, comme une exhortation pressante.

« Dès que je connus la Congrégation des Oblats, je n'eus que de l'admiration pour ses œuvres et pour ses missionnaires.

« Je ne souhaitai rien tant que de devenir religieux dans ses rangs.

« Le noviciat, bien loin de m'ébranler, m'affermit de plus en plus. A mesure que j'étudie les saintes Règles de cet admirable Institut, mon désir d'y entrer ne fait que s'accroître, malgré mon indignité et ma faiblesse.

« J'espère qu'avec la grâce de Dieu et la protection de notre bonne mère Marie Immaculée, je pourrai vivre selon la Règle, fidèle aux vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

« C'est pourquoi je dépose ce placet à vos pieds.

« Si vous agréez ma demande, je serai, pour la vie, avec la plus profonde reconnaissance et le plus entier dévouement, votre fils respectueux en N.-S. et M. I.

« J.-Albert Valiquet, N. O. M. I. »

Le 6 juillet au soir, le R. P. Maître réunit les novices autour de la statue de la Sainte-Vierge, en face du portique, et leur fait part d'une bonne nouvelle :

« Tous ceux, dit-il, qui ont demandé à prononcer leurs vœux sont acceptés par le Conseil général de Rome ».

« Un cri de joie s'élève de tous les cœurs, raconte le novice, et nous entonnons le cantique :

« *O Cœur de notre aimable Mère !* »

Le 1er septembre, le F. Valiquet, ainsi qu'un autre novice, entre en retraite préparatoire à l'Oblation.

Il fait cette retraite avec toute la gravité possible, sous le regard de Marie Immaculée, en présence des grandes vérités de la foi et des obligations qu'il va contracter.

Il est tout joyeux en pensant qu'il va commencer une vie nouvelle, toute à Dieu et aux œuvres méritoires.

« O Marie ! que votre Naissance m'apporte la joie d'une naissance pure et sainte, à l'état religieux ».

Le 8 septembre, l'allégresse éclate dans le pieux sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges.

Au moment où le prêtre monte à l'autel pour offrir le divin Sacrifice, des voix émues font écho aux élans d'un cœur ardent, victime d'amour sur le modèle de la Victime éternelle qui sauve le monde et attire les cœurs généreux.

Sacrifice d'amour, holocauste sublime !
Un cœur brûlant et pur va s'immoler à Dieu.
Le ciel avec transport contemple sa victime.
La paix et le bonheur inondent ce saint lieu.

« Maintenant, je ne m'appartiens plus ; je me suis tout donné à Jésus, mon Maître, mon Ami, mon Dieu.

« Je me suis lié pour un an à la Règle des Oblats de Marie Immaculée, je suis Oblat.

« J'espère y trouver la vie ; car on me l'a promis au nom de Dieu, en me remettant le livre des Règles et Constitutions : *Hoc fac et vives—fais ce que contient ce livre et tu vivras* ».

Telles sont les réflexions que lui inspire l'acte par lequel se termine le noviciat.

---

Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa-Est

## AU SCOLASTICAT

Le 9 septembre 1907, le F. Albert Valiquet arrivait au Scolasticat Saint-Joseph, à Ottawa-Est.

Cette institution tient à la fois du noviciat et du grand séminaire.

Le scolastique n'est attaché définitivement à la Congrégation qu'après une seconde année de probation religieuse, intellectuelle et même physique.

Il continue l'œuvre de sa formation morale et, en même temps, il se livre à l'étude soit de la Philosophie, soit de la Théologie et des autres sciences ecclésiastiques.

Notre jeune religieux avait soupiré après le jour où, libre des premières inquiétudes sur sa vocation, il entrerait dans un genre de vie qui avait pour lui tant d'attrait.

Ce qu'il a trouvé dépasse ses plus beaux rêves : une vaste et superbe maison, cachée hors de la capitale, au milieu de la verdure, entourée de jardins, de grandes allées bordées de fleurs et d'arbustes, un plateau pour les jeux, une colline au pied de laquelle serpente la rivière Rideau ; des Religieux charitables,

des professeurs se consacrant tout entiers à la formation des missionnaires.

L'étude, la piété, la psalmodie, les chants, la musique instrumentale, les exercices corporels qui remplissent les jours, dans cette sainte maison, rappellent ce que S. Jean Chrysostome disait du monastère où s'était écoulée sa jeunesse :

« Les Religieux y sont en grand nombre et ils n'ont qu'une seule âme et un même mouvement.

« Sont-ils affligés ? leur peine, partagée entre tous, s'amoindrit.

« Chacun est dans la maison, comme une lyre dans un concert, comme une fontaine dans un jardin. »

Heureux de tant d'avantages, Albert se hâte de faire part de son bonheur à ses confrères du Noviciat et à ses amis de Sainte-Thérèse.

Il affermit les premiers dans leur vocation et invite les autres à entrer dans la voie qui conduit à ce qu'il appelle un « paradis terrestre. »

Un nuage vint assombrir son ciel.

Avant de quitter Lachine, le Frère avait fait

une courte visite à sa famille, pour consoler ses parents et dire un dernier adieu à une jeune sœur mourante.

Le 26 octobre, celle-ci partait pour le ciel.

Albert éprouve un profond chagrin de cette mort.

Il écrit à ses parents et leur suggère des motifs de consolation en des termes touchants et délicats.

Nous dirons peu de choses de l'étudiant en philosophie : il ne donna que cinq mois à cette science.

Ce n'est pas suffisant pour le voir briller parmi quelques douzaines d'autres religieux adonnés de tout cœur à l'étude de saint Thomas.

Ce que nous dirions de lui devrait s'appliquer à tous, si nous en jugeons d'après les témoignages flatteurs qu'ils reçoivent chaque année, des autorités de l'Université d'Ottawa.

Le jeune religieux aimait le scolasticat parce qu'il aimait l'étude comme un besoin de son esprit et de son cœur :

« Tant que je ne me serai pas remis à l'étude, écrivait-il avant de quitter le Noviciat, je souf-

frirai de cet état de langueur anormal chez moi. Dans quelques semaines, heureusement, la Philosophie viendra me nourrir de sa riche substance, j'y puiserai une nouvelle force intellectuelle et morale, ma santé elle-même y gagnera en vigueur ».

Avant d'arriver au dénouement de cette courte vie, il convient de jeter encore un regard discret dans l'âme de cet *élu* de Marie Immaculée.

Nous n'hésitons pas à lui donner ce qualificatif ; car cette existence si tôt ravie à la terre et à la Congrégation ne se comprend pas en dehors d'une *élection* spéciale de la Mère d'Amour.

# CHAPITRE IV

—

## QUALITÉS — DÉFAUTS — VERTUS

—

### QUALITÉS

La gravure qui orne la première page de cette notice, montre bien la vérité des lignes suivantes tracées par un confrère d'Albert :

« Il était d'un *physique* fermement musculeux. On eût pu lui promettre une vie trois fois plus longue que celle que la mort lui a si violemment arrachée.

« Sa voix, un peu voilée cependant, pronostiquait déjà l'affaiblissement de sa poitrine. Elle était forte, agréable et juste, et son chant était plein d'âme, d'une âme d'artiste et de penseur.

« C'était bien, en effet, une âme d'artiste et de penseur que, dans la personne du cher frère, Dieu faisait vibrer sous ses doigts souverainement harmonieux. Et combien dociles aux touches divines les cordes et les puissances d'une si belle âme !

« *Imagination vive :* on le savait après deux jours de commerce avec lui. Son langage fleuri, même en conversation ordinaire, en était une preuve.

« Les chants qui s'exhalaient soudain pour trahir ses rêveries intimes, ces rêves qui souvent brillaient dans ses yeux, des délires de joie, de mélancoliques échappées prouvaient et la richesse et l'entraînement de cette faculté.

« Mais l'*intelligence* perspicace et réfléchie dont Dieu l'avait doué dominait toute sa conduite.

« Et sa *volonté* était forte, décidée.

« La discipline religieuse le trempait à neuf tous les jours et donnait à son caractère la forte direction dont il avait besoin.

« Son *caractère*, oh ! comment le peindre ? Comment rendre cette noblesse accentuée et ces vibrations d'enthousiasme, signe d'une délicatesse achevée de sentiments et d'une

finesse de perception au-dessus de la moyenne, dans la jouissance comme dans le chagrin !...

« C'est à cette *impressionnabilité* qu'était dû sans doute son débit facile, naturel, enjoué... qui tenait au bout d'un geste le sentiment de l'auditoire.

R. V., O. M. I. »

« Notre cher frère était un de ces caractères *intenses*—si je puis ainsi parler—avec lesquels on vit beaucoup en peu de temps, écrit un ami intime.

« C'était un esprit sérieux qui n'excluait pourtant pas une certaine inclination à la gaieté. Il eut même d'assez fortes luttes à soutenir sur ce dernier point.

« Spirituel et perspicace, il était à certaines heures d'une jovialité expansive et entraînante qui le faisait rechercher de tous ses confrères ».

Un professeur du Scolasticat va nous dire aussi ce qu'il a remarqué chez l'étudiant religieux :

« Le F. Albert Valiquet était un *intellectuel*.

« Esprit ouvert et pénétrant, imagination vive et puissante, cœur noble : tels étaient les dons que la nature lui avait départis.

« Il pouvait tour à tour se livrer à l'étude de l'histoire, des œuvres littéraires sérieuses, cueillir une fleur dans les ouvrages imaginatifs, s'enflammer à la vue ou à la simple lecture d'une action généreuse.

« Ces trois facultés, *esprit*, *imagination* et *cœur*, certainement supérieurs chez lui, s'équilibraient assez bien.

« Toutefois, je n'oserais pas affirmer qu'elles vivaient ensemble comme trois alliées toujours respectueuses, en fait comme en principe, de leurs droits et de leurs devoirs réciproques.

« Dire laquelle des trois l'emportait sur les deux autres, ne serait peut-être pas facile.

« L'affaiblissement de la santé avait déjà modifié le tempérament du F. Valiquet lorsqu'il entra au Scolasticat.

« Sa sensibilité, naturellement très vive, s'était accrue en raison inverse de la déperdition de la force physique.

« Grâce à l'élévation, à l'originalité de bon aloi de sa pensée, au coloris dont il la révêtait, à la chaleur qu'il lui communiquait, il fût toujours resté, dans le cercle de l'intimité et au milieu d'une société distinguée, un agréable *causeur*.

« Mais dans le commerce ordinaire et dans

les rapports quotidiens avec les hommes et les événements, à cause de son impressionnabilité et de l'allure légèrement tranchante de son esprit, la souffrance eût été sa compagne assidue.

« Un effort constant, la réflexion et la grâce divine, eussent corrigé les déviations ou comblé les lacunes de la nature.

« Il eût dès lors occupé un poste honorable parmi les bons religieux, et porté fièrement le nom d'Oblat qu'il chérissait tant, et qui le faisait rêver si souvent au jour de sa profession.

« Il n'est plus. Les espérances de ses professeurs, ébranlées dès les premières atteintes du mal, ont été déposées sur sa modeste tombe comme une dernière preuve de leur attachement sincère et de leur affectueuse tendresse. Mais sa personnalité restera longtemps gravée dans la mémoire de tous ceux qui le connurent.

GEO. SIMARD, p^tre^ O. M. I. »

Le R. P. G. Charlebois, supérieur, ajoute :

« De prime abord, le F. Valiquet n'avait pas un extérieur sympathique. Il fallait le fréquenter quelques jours pour l'apprécier à sa

juste valeur. Plus on le connaissait, plus on l'estimait, plus on l'aimait.

« Je trouve dans mes notes prises sur son compte, en octobre 1907, ces quelques mots significatifs : *Intellectuel, amateur de l'étude, du beau... Enthousiaste et sensible sans en avoir l'air.*

« Il aimait l'*étude jusqu'à la passion.*

« Il m'a avoué avoir ruiné sa santé au collège en passant des congés et des parties de nuits à étudier.

« Il aimait à écrire et s'était déjà formé un style peu ordinaire. J'ai lu quelques-unes de ses lettres : je les trouvais charmantes, remplies qu'elles étaient de sentiments d'affection, de piété, etc., exprimés avec délicatesse et *finesse.*

L'amour de l'étude était, en effet, très ardent chez ce jeune homme.

Jugeons-en par quelques extraits de ses écrits, alors qu'il était à Sainte-Thérèse :

« Comment ne pas aimer l'étude? C'est la nourriture de l'esprit, c'est la vie de l'âme, après l'Eucharistie et l'amour de Dieu.

« J'ai soif d'apprendre. Je m'applique, de-

puis dix ans, à cultiver mon intelligence tardive. J'espère que ce n'est pas en vain. Je sème aujourd'hui pour récolter plus tard.

« L'étude fait mes délices : j'y passerais les jours et les nuits si ma pauvre tête pouvait y suffire. »

Il eut en effet l'imprudence d'y consacrer les heures dues au repos.

Mais le moyen de mettre un frein à l'ardeur qui se traduit par des plaintes comme celle-ci :

« Je suis trop âgé de dix ans. Il me faudrait travailler vingt heures par jour pour parvenir à ce que j'ambitionne. »

Il écrit à ses frères qu'il est tenté d'envier leur bonheur, eux qui ne subissent pas le tourment des choses intellectuelles et qui mènent une vie paisible au sein de la famille.

Et pourtant, ce tourment, il l'aime puisqu'il dit souvent sa reconnaissance à ses parents pour les sacrifices qu'ils font en vue de son éducation.

Il remercie Dieu tous les jours de lui avoir procuré le plaisir d'étudier.

Cette opiniâtreté dans le travail devait conduire l'écolier au succès.

Un de ses confrères, M. l'abbé A. Valois, nous écrit à ce propos :

« Albert Valiquet réussit à force de travail à garder une *place honorable dans toutes ses classes*, ce qui lui valut une entrée facile à l'Académie Saint-Charles.

« Je trouve au cahier d'honneur plusieurs travaux littéraires signés par Valiquet.

« Ils dénotent une application sérieuse et intelligente ; on y remarque une imagination vive, beaucoup d'originalité dans les pensées et un style coulant.

« Je me souviens de l'impression causée à l'Académie par une étude de comparaison qu'il nous donna sur les trois grands modèles, Bossuet, Bourdaloue et Massillon.

« Valiquet faisait partie de la société de Discussion et s'y montrait un des membres les plus zélés.

« Il avait aussi un goût prononcé pour la *parole publique* et de rares aptitudes pour la déclamation.

« Tous aimaient à l'entendre dire un morceau de poésie ou débiter un discours. Si bien que ceux qui l'ont connu n'en parlent encore qu'avec éloge.

« Il discutait souvent en récréation et se faisait remarquer par la solidité des arguments et par la finesse des réparties ».

Le R. Père Maître dit de son novice qu'il manifesta cet amour du travail intellectuel même durant cette année où l'étude est restreinte à la Sainte-Écriture :

« Il m'avoua sincèrement qu'il n'avait jamais ouvert un livre sans former l'intention d'acquérir des connaissances pour plus tard.

«—Etudier ! disait-il, mais c'est ma vie ! « J'aimerais mieux renoncer à la vie que de « renoncer à m'instruire. Non, je ne veux pas « être un ignorant, maintenant que je suis « entré dans la carrière des études religieuses ».

« Il me disait cela en me rapportant ce qu'un médecin lui avait conseillé, à savoir d'abandonner l'étude à cause de sa mauvaise santé.

« C'est un peu cet amour passionné pour l'étude qui le porta vers la vie religieuse. Il reconnaissait la nécessité de se soumettre à une règle afin d'éviter les excès.

« L'étude de l'histoire du Canada et de notre littérature l'avait rendu patriote très ardent.

« Il aimait sa patrie, je puis dire sans mesure,

ce qui le portait parfois à défendre ses convictions avec un peu trop de chaleur ».

Un confrère du Noviciat dit qu'une des grandes épreuves du Frère Valiquet, fut la privation de l'étude suivie pour laquelle il sentait un attrait irrésistible.

« Les livres étaient ses amis privilégiés. Il lisait beaucoup et avec intelligence ».

Ce désir de s'instruire avait le champ libre au Scolasticat.

Contrairement aux avis du médecin, Albert étudiait avec une ardeur égale à celle de ses confrères.

Après la préparation des devoirs de classe, il trouvait du temps pour écrire ses notes intimes, il revoyait ses auteurs de littérature et d'éloquence, passait des heures de congé à lire soit à la bibliothèque, soit à son bureau.

Quand la maladie vint le surprendre, il commençait des travaux littéraires dans le but de perfectionner son style et de donner un aliment à son imagination toujours en éveil.

Ne peut-on pas dire que ce jeune religieux aimait le travail intellectuel comme un martyr aime l'instrument de son supplice ?

On représente les martyrs portant, soit un glaive qui les a décapités, soit un gril sur lequel on les a torturés, ou tout autre objet qui a fait leur tourment.

Ainsi pourrait-on représenter cet étudiant, penché sur sa table de travail, un livre ouvert sous ses yeux et une plume à la main, et s'attachant sans relâche à ces deux objets qui faisaient à la fois ses délices et son tourment.

---

## DÉFAUTS

Les vies les plus brillantes, étudiées dans le détail, présentent des ombres, des imperfections, parce qu'elles sont humaines.

Les esprits vifs, dominateurs, en laissent voir plus que d'autres ; mais on remarque aussi en eux des côtés plus beaux, des qualités et des vertus plus admirables.

Il y avait des ombres sur la figure d'Albert Valiquet.

Dès son enfance, il portait dans une démarche fière, sous des traits artistement taillés et dans un ton de voix autoritaire, les symptômes d'un orgueil et d'une indépendance qui lui donneront bientôt des occasions de luttes quo-

tidiennes où la vertu n'aura pas toujours la victoire.

Ceux qui l'ont connu au collège et au petit séminaire ont gardé un bon souvenir de ses qualités, mais ils se souviennent aussi de son caractère hautain, de sa raideur dans les manières, de ses paroles violentes, de ses répliques acerbes.

Il était porté à l'ambition et souffrait difficilement d'être surpassé soit à l'étude soit au jeu.

Doué de force, d'habileté, de savoir-faire, possédant de la voix, de la taille, de la souplesse, il faisait trop sentir ses qualités.

La mélancolie et même une tristesse profonde s'emparait de son âme à certaines heures : par exemple lorsque le succès ne répondait pas à ses efforts, lorsqu'une déception venait contrarier ses plans, ou même lorsqu'aux jours d'automne, une brise froide et la chute des feuilles venaient tout assombrir autour de lui.

Au collège, ces défauts se faisaient jour même dans les rapports avec les professeurs ; ce qui lui occasionna quelques fâcheuses difficultés.

« Heureusement, nous dit l'ami cité plus haut, le malaise ne durait pas, car Albert avait

bon cœur, et bientôt il reconnaissait ses torts et les avouait sincèrement.

Le trait suivant vient appuyer ces remarques :

Un jour de février 1906, il prépare avec un confrère, une escapade comme on en rencontre souvent dans la vie des écoliers.

Dans un moment d'ennui, il organise une sortie clandestine chez ses parents.

Les amis avaient compté sans la tempête qui se déchaîna juste à l'heure du départ. Si bien qu'il fallut dire adieu à la promenade et confesser timidement, que « l'homme propose et Dieu dispose. »

Ainsi se termine le récit qu'il fait à ses petites sœurs, de cette promenade manquée.

Il avoue que c'était bien insensé, et remercie Dieu de l'avoir arrêté avant cet acte d'insubordination et de folie.

Il continue : « Pour vous, mes chères petites sœurs, douces fleurs encore attachées à la tige familiale, n'oubliez pas d'être bonnes et studieuses. N'ayez jamais l'idée de vous soustraire à la surveillance de nos bons parents, vous le regretteriez.

« Si la tempête atmosphérique ne venait vous barrer le chemin, une tempête de remords

bien autrement redoutable s'éléverait dans vos cœurs innocents ».

Ses insomnies le rendaient parfois morose, Faut-il s'en étonner ? Tout autre caractère moins fortement trempé se serait découragé.

Hors de là, il se montrait joyeux, aimable, cherchant à faire plaisir en se mêlant de bonne grâce aux jeux et aux conversations familières.

Il s'étudiait beaucoup, analysait ses penchants et travaillait à corriger ce qui lui paraissait répréhensible.

La vertu avait donc un travail sérieux à faire pour pénétrer dans cette âme.

Il est aussi difficile de corriger ses défauts de caractère que de refaire son tempérament.

La condition première et essentielle d'une amélioration, c'est de se connaître ; la seconde, c'est de vouloir se corriger et de se livrer à ce travail ardu et souvent ingrat, avec beaucoup de courage, d'abnégation, et d'esprit de prière.

Ses imperfections, Albert les connaissait parfaitement, ainsi que le démontrent ses notes et ses résolutions de retraites ; il en gémissait plus que personne et tâchait de déraciner cette mauvaise herbe du jardin de son cœur.

« Il dut faire des efforts presque héroïques, dit le R. P. Benoît, Maître des Novices, pour mener la vie commune à laquelle il n'était pas habitué, et pour amender son caractère.

« Il faut dire à sa louange qu'il y réussit presque parfaitement.

« Il était d'ailleurs le premier à reconnaître ses défauts de caractère.

« Dans le monde, disait-il, j'étais un être insupportable. »

Lorsqu'il avait remporté une victoire plus éclatante dans les nombreux combats qu'il soutenait contre lui-même, il le notait d'un mot comme celui-ci : « J'ai veillé sur mes paroles, j'ai gardé mes résolutions. Mais quel renoncement il faut ! quelle violence continuelle ! Mon Dieu, aidez-moi. »

« Vous ferez des progrès en autant que vous vous ferez violence, » dit l'auteur de l'*Imitation*. Notre frère s'est fait violence tous les jours depuis son entrée dans la vie religieuse.

N'est-il pas dès lors, plus digne d'admiration que s'il eût été d'un caractère calme, pacifique, humble sans efforts ?

Il serait peut-être arrivé ainsi à la sainteté, mais sans gloire, comme l'enfant qui n'a

jamais rencontré d'obstacle, ou comme le soldat qui se tient simplement à son poste et chante ensuite une victoire chèrement payée par les combattants.

---

VERTUS

Le vrai religieux est un homme qui s'est *livré* lui-même, *tradidit semetipsum*, à l'exemple et pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il s'est voué à la gloire de Dieu sans réserve, sans désir humain, sans préférence personnelle, ne voulant que servir et être oublié.

Nous ne dirons pas d'Albert Valiquet qu'il a réalisé ce portrait du parfait religieux, ni qu'il a pratiqué les conseils évangéliques dans toute leur perfection. On ne peut attendre des fruits quand la fleur est si tôt moissonnée.

Mais nous pouvons démontrer qu'il avait entrepris sérieusement l'œuvre de sa sanctification par les moyens les plus efficaces.

En premier lieu, mettons l'*esprit de foi*, fondement de l'édifice religieux.

C'est par esprit de foi, ou tout au moins, pour accroître sa foi que l'étudiant est entré au noviciat.

Cette pensée revient souvent dans ses notes et dans sa correspondance :

« Je te dirai franchement que si tu as la foi, écrit-il à un ami, une foi bien convaincue, tu n'as rien à craindre dans n'importe quelle carrière.

« Ce n'est pas précisément une foi vive qui m'a fait entrer au noviciat, mais un désir ardent de connaître davantage la vérité et Jésus-Christ qui est venu l'enseigner au monde.

« Depuis ce jour-là, la lumière se fait de plus en plus vive dans mon esprit. »

Plus tard il ajoute : « Je *crois* maintenant d'une foi que je ne soupçonnais pas. Notre-Seigneur Jésus-Christ est toute mon étude, bientôt, je l'espère, il sera tout mon *amour*. »

Voilà le secret de son avancement dans les vertus religieuses.

Il se met à l'école de Notre-Seigneur, le Maître de la foi, la Lumière du monde, l'éternelle Vérité.

Il étudie Jésus-Christ dans l'Évangile et dans les meilleurs commentaires, en vue d'accroître sa foi et son amour.

« Je ne regrette pas, dit-il, de retarder d'un an l'étude de la philosophie. Après avoir savouré la vie de Notre-Seigneur, je suis convaincu que la foi vaut mieux que tous les raisonnements des philosophes.

« Ah ! on avait bien raison de nous dire, au collège : « Étudiez l'Évangile et vous deviendrez savants ! »

« Les bons souvenirs qui me sont restés du cher Novice, écrit le R. P. Benoît, c'est d'abord son grand *amour* pour N.-S. J.-C. Il en parlait longuement dans ses nombreuses lettres à ses condisciples de Sainte-Thérèse et à ses parents.

« On sentait, à cette lecture, l'impression d'un cœur pénétré de ce qu'il écrivait.

« Il s'efforçait de communiquer aux autres une étincelle du feu qui le consumait. »

Un confrère remarque que le futur Oblat s'efforçait vraiment de n'avoir d'autre idéal que N.-S. J.-C. :

« Parlait-il d'études, de projets d'avenir, de missions : sans cesse il revenait au divin Modèle. « Étudions J.-C., tout est là. Il est

« le centre, la source de toute vérité et de tout « bien ».

Un an, jour pour jour, avant sa mort, il écrivait : « Je suis de plus en plus persuadé que Jésus est la lumière du monde. Il faut marcher sur ses traces ; car l'éternité est proche et la mort frappe traîtreusement. »

Est-il étonnant, après cela, que le jeune Religieux ait fait certains progrès dans les vertus propres à son saint état ?

Saint Léon-le-Grand dit que « si Jésus-Christ vous enseigne, vous apprenez vite ce qui est enseigné. »

A l'école du divin Maître, Albert entretint et développa dans son cœur la *piété* de son enfance.

Depuis son entrée au collège, il fréquentait les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie chaque semaine.

Au Noviciat et au Scolasticat, il communiait tous les jours.

Il était dans l'admiration de ce mystère d'amour par lequel Dieu s'unit à nous pour nous enrichir de ses grâces et nous faire vivre de sa vie.

Il disait un jour à un confrère :

« Que nous sommes grands, nous qui avons le bonheur de communier tous les jours ! »

« Il a donné maintes preuves d'une piété fervente, dit le R. P. Supérieur du Scolasticat.

« Ainsi, pendant sa douloureuse maladie, ne pouvant plus se rendre aux exercices de communauté, il y assistait en esprit et s'unissait d'intention à ses frères.

« Il était fidèle à la communion quotidienne.

« Il récitait son chapelet je ne sais combien de fois par jour.

« Il se faisait lire des passages de l'Écriture-Sainte et de livres pieux.

« Sa piété procédait d'une foi très vive, d'un grand esprit de foi. Ses conversations, ses écrits respiraient la foi et la piété. »

Adorateur zélé de l'Eucharistie, c'était au pied du Tabernacle qu'il allait épancher son cœur, chercher consolation et courage dans ses chagrins et ses épreuves.

Il aimait les manifestations extérieures de la piété.

Un de ses ennuis, au Noviciat, fut d'être privé souvent de la grand'messe. Combien il

était joyeux lorsqu'aux grands jours de fêtes, les cérémonies et les chants sacrés faisaient écho à l'enthousiasme de sa piété envers Jésus Hostie.

Que de pieuses réflexions il a écrites à ce sujet :

« Une grand'messe ! c'est mon spectacle favori, mon chant préféré, c'est ma prière suprême ».

Le souvenir des dimanches et des fêtes religieuses à Sainte-Thérèse revient souvent dans ses notes, pour témoigner combien il aimait ce grand acte de religion.

La piété et l'amour de Dieu entretiennent et grandissent les affections légitimes du cœur.

Albert avait un cœur tendre, riche, débordant d'affection.

Au dire de ses intimes, et d'après les écrits qu'il a laissés, il eut beaucoup à souffrir et à combattre pour contenir dans de justes bornes les élans d'un cœur que Dieu s'était exclusivement réservé.

Heureusement, on pouvait dire de lui ce que le Fondateur des Oblats disait d'un autre

jeune homme : « Oh ! il ne peut que rester bon : il aime tant sa mère ! »

Albert conserva toujours une place de choix dans ses affections, pour ses parents, pour ses frères et ses sœurs.

Enfant, il se distinguait par des témoignages de tendresse envers ses parents et par son empressement à se rendre aimable en toute occasion et surtout aux fêtes de la famille.

Durant les années d'études, les lettres dictées par la piété filiale se succédaient chaque semaine pour répondre au besoin d'un cœur aimant, toujours inquiet du bonheur des chers absents.

Aussi, quelle joie lorsque l'étudiant revenait au toit paternel ! Il se dédommageait des longs mois d'absence, par ses amabilités envers sa famille.

Son travail, ses chants, ses lectures et des récitations variées mettaient au cœur de ses parents une légitime fierté. Plus d'une fois, il les vit s'attendrir jusqu'aux larmes, lorsqu'il disait avec chaleur et conviction tel morceau touchant de François Coppée.

Fils respectueux et soumis, il voulut avoir

le consentement de ses parents pour entrer au noviciat.

Combien vives furent ses angoisses, en cette circonstance, lorsqu'il vit les larmes de sa mère ! Larmes causées, sans doute, par la joie de donner son fils à Dieu, mais aussi par la pensée d'une séparation sans retour.

« C'est toujours émouvant de voir des pleurs, écrivait-il à un ami ; mais les pleurs d'une mère ! Oh ! ils percent le cœur d'un fils bien né.

« Quel baume pouvais-je appliquer sur cette plaie saignante du cœur de ma mère ?

« O Marie, Mère de douleurs, vous qui avez connu les déchirements du cœur dans la séparation du plus beau des fils, donnez à ma mère la force nécesssaire pour supporter l'absence d'un fils aimant.

« Depuis que la main de la Providence m'a transporté loin de mes parents, je sens combien je les aime et combien je voudrais les savoir heureux. »

Ces lignes, écrites aux premiers jours du noviciat, furent bientôt suivies de lettres et de notes aussi touchantes.

Les maladies, les séparations, la mort, viennent tour à tour fondre sur sa famille. Albert exhale son chagrin et ses filiales sympathies, en des termes qu'il serait cruel de remettre aujourd'hui sous les yeux d'une mère et d'un père dont le cœur est encore brisé par le spectacle de trois tombes, emportant, dans l'intervalle d'une année, ce qu'il a de plus cher ici-bas [1].

Ajoutons seulement cette exclamation qui montre bien l'affection portée au degré vraiment surnaturel où doit tendre toute piété filiale :

« Ah ! pauvre mère et cher père, quel bonheur ont-ils goûté dans la vie ? Toujours des chagrins, toujours des travaux, toujours des sacrifices, jamais de repos !

« Mon Dieu, vous êtes bon : préparez-leur une riche couronne dans votre paradis. »

La vie religieuse, loin de diminuer les nobles sentiments du cœur, leur donne plutôt une

---

1. Une sœur et un frère d'Albert, † 26 octobre 1907, 13 novembre 1908.

croissance nouvelle, un céleste épanouissement.

C'est ainsi que la piété filiale se développe et grandit dans le cœur de l'enfant que les pieux parents donnent à Dieu.

Il n'y a pas de bienfait plus grand, après celui de posséder des parents vertueux, que la faveur d'être élevé par des maîtres éclairés, sages et remplis de zèle pour l'accomplissement de leur sublime mission.

De même, après l'amour de Dieu et des parents, il n'y a pas de sentiment plus élevé que l'estime et la reconnaissance dues à nos maîtres.

« Si j'ai reçu la vie de mes parents, disait un ancien, mes maîtres m'ont appris à bien vivre ».

Albert avait conservé dans son cœur, une affectueuse reconnaissance pour ses maîtres et pour les deux institutions où il avait passé son enfance et sa jeunesse. Tout ce qui lui rappelait son *Alma Mater* et ses anciens professeurs avait le don de l'émouvoir, et méritait d'entrer dans ses notes journalières.

Compagnon aimable et affectueux, il se lia d'amitié avec quelques-uns de ses condisciples

choisis, vrais amis, dignes de pénétrer dans son intimité.

Ensemble ils étudiaient, discutaient et s'encourageaint à la recherche du bien et du beau.

Quand Albert les quittera pour le Noviciat, les lettres remplaceront les conversations et entretiendront un échange de pensées et de sentiments élevés.

La mort elle-même ne pourra briser ses douces chaînes ainsi que le démontrent les témoignages d'estime venus des professeurs et des condisciples du défunt.

Sous un extérieur plutôt froid avec ses confrères en religion, Albert cachait des sentiments vraiment fraternels.

« Nous formons, disait-il, une vraie famille, unie par les doux liens de la charité et du respect mutuel ».

Au départ de quelques novices pour le Scolasticat, il sent le vide dans son cœur ; mais il se console en pensant qu'il rejoindra bientôt ses frères et qu'ensemble ils se prépareront à devenir des missionnaires utiles à l'Église et à la Congrégation.

Le Noviciat est devenu son *Alma Mater* préférée.

Quand il quittera ce berceau chéri de son enfance religieuse, il écrira ses adieux à tous les objets témoins de ses joies et de ses peines, de ses luttes et de ses triomphes ; et des regrets sincères monteront de son cœur à sa plume :

« Dans quelques jours, il me faudra dire adieu à Notre-Dame-des-Anges, à tout ce qui a charmé mon cœur sur ce coin de terre béni. Je ne verrai plus cette chapelle, ni l'image ravissante de ma Mère Immaculée, qui a si souvent entendu mes prières, mes soupirs et mes chants.

« Tel est notre lot : semblables à des oiseaux de passage, nous sommes toujours à la recherche d'une *demeure permanente ; mais elle n'est pas ici-bas.*

« C'est une consolation de penser que partout le religieux trouve un père et des frères aimés et dévoués ».

---

### DÉVOTION ENVERS LA SAINTE-VIERGE

Albert avait une foi ardente et une solide piété envers Notre-Seigneur, parce qu'il possédait une vraie dévotion envers Celle qui conduit ses enfants à son divin Fils.

*Il allait à Jésus par Marie.*

Nous l'avons vu favorisé, dès sa plus tendre enfance, d'une grâce toute particulière de la part de Marie Immaculée. Il n'en perdit jamais le souvenir.

Les exemples et les leçons d'une pieuse mère, de même que les coutumes établies dans sa famille contribuèrent à nourrir et à vivifier cette piété filiale envers la Mère de Dieu.

Dans une note écrite à l'âge de quinze ans, il salue le mois de mai « qui donne des feuilles aux arbres, des chansons aux oiseaux, la verdure aux prairies, l'onde riante au ruisseau, la joie au cœur, la tendresse d'une Mère à l'enfant pieux.

« Oh ! oui, je te salue, mois béni, et j'offre à Marie comme bouquet frais et odoriférant, mon cœur avec ses joies et ses peines, pour qu'elle le fasse épanouir auprès de Jésus ».

En disant « adieu à ce beau mois de Marie, source de joie et de consolation », il se propose de « toujours aimer et honorer la douce Vierge qui répand tant de grâces pendant ce mois et qui attire les cœurs par ses vertus ».

Au petit séminaire, il s'empresse d'entrer

dans la congrégation de la Sainte-Vierge et « se montre toujours digne de son beau titre d'enfant de Marie », nous dit un condisciple.

C'est cette dévotion qui lui fait choisir la Congrégation des Oblats de M. I., lorsqu'il se sent appelé à la vie religieuse.

Il proclame avec reconnaissance que c'est la Sainte-Vierge qui l'a retiré du monde et que sans les maternelles prédilections de cette bonne et puissante Mère, il n'aurait jamais pu vaincre les ennuis et le découragement causés par ses indispositions corporelles et ses combats spirituels.

« C'est la Sainte-Vierge qui me tient ici ; sans elle je retournerais dans le monde ; mais j'y serais écrasé par les remords, car je ne puis jamais oublier ce que je dois à Marie Immaculée. Elle m'a fait entrer dans sa Congrégation, elle m'y gardera jusqu'à la mort. »

Au milieu de ses accablantes nuits sans sommeil : « J'espère toujours, dit-il ; Marie Immaculée, qui tant de fois endormit son divin Fils, saura bien me faire goûter un peu de repos. »

Il célèbre avec une joie toujours nouvelle les fêtes de la Sainte-Vierge.

« Quelle bonne fête nous avons passée ! écrit-il au soir de l'Immaculée Conception.

« O Marie, non seulement vous remplissez les cieux d'une allégresse éternelle, mais vous réjouissez aussi les cœurs de vos enfants sur la terre !

« Tout le jour, nos cœurs et nos voix ont célébré les louanges et redit les grandeurs de notre Immaculée Mère. Tout le jour nos cœurs ont débordé de la joie qu'éprouvent des enfants bien nés à la fête de leur mère.

« En effet, c'est bien notre Mère du ciel que nous avons fêtée : c'est la grande Patronne de la Congrégation des Oblats.

« Quelle parenté ! quelle famille ! Oh ! qu'il fait bon vivre au sein de cette famille, guidés par la lumière de la foi, nourris du Pain des anges et protégés par la Vierge Immaculée. »

Bientôt nous l'entendrons dire sa joie de rendre le dernier soupir sous le regard de celle qui a charmé son cœur d'enfant et de religieux Oblat.

---

ZÉLE—CONFIANCE—HUMILITÉ

On ne sera pas étonné de trouver le **zèle** dans ce cœur où régnait l'esprit de foi et la dévotion envers Notre-Seigneur et la Sainte-Vierge.

« Notre frère avait un idéal élevé, nous dit un de ses amis du Scolasticat.

« Acquérir la science de toutes manières, se familiariser avec toutes les questions religieuses, afin de pouvoir plus tard éclairer les grands et les petits, tel était le but qu'il poursuivait.

« Développer ses aptitudes littéraires en appuyant ses études sur les principes d'une saine philosophie, afin de pouvoir, à l'occasion, combattre le bon combat, c'était aussi le rêve qu'il espérait réaliser. »

Le bonheur qu'il goûtait dans la vie religieuse — car il était heureux, malgré toutes ses causes de tristesse — lui faisait désirer de voir ses anciens condisciples et autres jeunes gens venir se ranger sous l'étendard de la Croix et sous la bannière de Marie Immaculée.

« Rien ne me réjouit plus que de voir des étudiants, pleins d'avenir et de santé, quitter

fièrement le monde pour se préparer à l'apostolat. »

Vers la fin de son noviciat, il craint de ne pouvoir aborder les études du Scolasticat, à cause de sa santé. Son zèle lui inspire alors la pensée de demander à partir pour le Nord-Ouest, espérant retrouver des forces sous un nouveau climat, et se préparer, sous la direction de quelque missionnaire, aux travaux apostoliques.

N'est-il pas admirable, le courage de ce jeune homme ? Se peut-il un zèle plus pur ? Dieu devait se contenter de ses désirs ardents.

L'esprit de foi, la piété et le zèle conduisent à la **confiance** en Dieu, et cette confiance s'épanouit dans les âmes généreuses à qui Dieu offre de lourdes croix, parce qu'il leur prépare une riche couronne.

Albert était disposé à souffrir, puisqu'il était entré au Noviciat pour se *renoncer lui-même et porter la croix.*

La croix, il l'a connue dans toute sa pesanteur et il a pu la porter bravement parce qu'il savait que Dieu ne lui refuserait pas sa grâce.

Quelques citations vont mettre en lumière ces deux points.

Au début de son noviciat, il écrit à sa sœur, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame :

« Me voilà au Noviciat, enfermé avec Dieu.

« Je ne savais pas qu'il fallût tant de courage, de bonne volonté et de résignation pour se faire religieux.

« Cependant, béni soit Jésus qui m'a regardé avec bonté.

« C'est à tes prières et à celles de la famille, que je dois de n'avoir pas fait comme le jeune homme de l'Évangile, trop lâche pour suivre le divin Maître.

« Oui, si je ne me suis pas retiré, le *visage triste*, si j'ai répondu à l'appel d'en haut, c'est parce que Dieu m'a soutenu de sa grâce.

« Mais continuez à m'aider, vous dont les prières sont si agréables au divin Cœur de Jésus et à sa Mère Immaculée.

« Grâce à vos prières, j'espère persévérer.

« Je lisais hier cette parole de sainte Thérèse : « *Le plaisir de mourir sans peine, vaut bien la peine de vivre sans plaisir.* » Pensons souvent à cette vérité et songeons qu'il n'y a de vrai bonheur ici-bas qu'au service de Dieu et dans la Croix du divin Maître. »

Il se reproche, comme une lâcheté, d'avoir

donné une larme à ce monde qu'il a quitté pour embrasser la croix ; puis il ajoute :

« Votre grâce m'a soutenu, Seigneur.

« Divin Ouvrier, votre marteau m'a forgé le cœur au feu de votre amour ; et maintenant, semblable à l'enfant retrouvant sa mère qu'il croyait perdue, je me jette en vos bras et vous prie de me continuer vos divines caresses. »

Quelques jours plus tard :

« Vanités du monde, vous savez bien que je vous ai dit un éternel adieu ; pourquoi donc me tourmenter ainsi ? Oh ! laissez-moi goûter les délices que Dieu réseve à ceux qui le suivent.

« Mon Dieu, soutenez-moi. Marie Immaculée, gardez bien votre enfant. »

Combien de fois, il exhorte ses parents, dans leurs pures épreuves, à mettre une entière confiance en Dieu, « qui n'afflige que pour récompenser plus généreusement ! »

C'est encore cette confiance qui le soutiendra dans le combat final.

Une confiance si ferme ne va pas sans l'**humilité** qui se reconnaît incapable de tout bien.

Nous avons vu l'enfant, l'écolier, rempli de

lui-même, confiant en ses talents et autres dons naturels. A l'école du Cœur de Jésus et sous la main puissante et bonne de Marie Immaculée, le religieux s'est formé peu à peu un cœur humble et doux.

L'amour-propre se fera jour encore parfois, dans ses paroles et dans ses allures, mais au fond de son âme l'humilité s'est établie solidement, elle a poussé de profondes racines et elle portera des fruits.

Le noviciat fut pour Albert une leçon continuelle d'humilité.

Il connut ses défauts dans toute leur laideur et leur fit une guerre de chaque jour, s'humiliant d'être encore sujet à plus d'une défaite. Cette connaissance l'amenait à se croire sincèrement indigne de demeurer au Noviciat et d'être admis à la profession.

Il faisait la liste de ses faiblesses, de ses travers, de ses infirmités physiques et morales avec une sincérité touchante.

« Je suis incapable d'arriver au degré de perfection qu'exige la pratique des vœux et la vie de missionnaire. Il me faudra des grâces de choix et l'ordre de mes Supérieurs pour me faire avancer.

« Me donner entièrement à Dieu, moi si égoïste ; me lier de trois chaînes soudées par la volonté de Dieu et par la mienne, moi qui suis si avide de liberté ; devenir un homme de prière, moi si indifférent et si froid devant le Tabernacle !

« Quant aux vœux, ajoute-il avec bonne humeur, il n'y a guère que la pauvreté dont l'observation me sera facile : je n'ai rien et je suis à la veille *de perdre la tête* ».

Un jour qu'il est en retard pour un exercice, il s'excuse en disant :

« Je suis en retard en toute chose : dans l'instruction, dans l'éducation, au noviciat... Pourvu que je ne sois pas en retard à la porte du ciel...

« J'espère que la Sainte-Vierge m'y fera arriver à temps ».

Il remercie Dieu de lui avoir donné un directeur et des amis charitables pour supporter ses défauts et l'avertir lorsqu'il se trompe

Combien son cœur est ému en pensant qu'il a trouvé ce qu'on cherche vainement dans le monde : des amis véritables qui vous aident a vous corriger sans vous blesser !

Le Père Maître n'a pas de novice plus soumis et plus affectueux.

Pas une note irrespectueuse dans toute cette année. C'est la vénération, la confiance, la déférence aux avis de son directeur et même la reconnaissance pour les corrections qu'il reçoit.

Traitant de l'humilité, saint François de Sales a écrit : « Si je me suis laissé aller, par colère ou par quelque autre motif, à dire des paroles piquantes ou peu convenables, aussitôt je me le reprocherai vivement. Je concevrai un vrai repentir et je réparerai la faute de mon mieux ; mais aussi j'accepterai l'*abjection* qui pourra m'en revenir ».

Notre novice paraît avoir porté jusque là l'humilité, si nous en jugeons par l'exemple suivant.

Dans toutes les communautés religieuses, les fautes publiques contre la Règle et contre la charité demandant une pénitence publique.

Le coupable s'empresse ordinairement d'offrir une réparation à la Règle ou au prochain, sans attendre un signe du Supérieur.

Ce ne sera pas une tache à la mémoire du défunt de dire qu'il fut dans le cas de se punir et de venger la Règle.

Le lecteur qui est sans péché peut *lui jeter la première pierre.*

Il va nous faire connaître lui-même, non sa faute, mais sa joie dans l'humiliation qu'elle lui valut.

« Un professeur de Terrebonne nous disait un jour :

« *Remarquez bien ceci : tout péché doit être* « *expié ; toute faute se paye un jour ou l'autre.* « *Jamais vous ne manquerez à votre devoir im-* « *punément* ».

« Cette sentence, dite d'un ton solennel, m'avait vivement frappé. Depuis lors elle a souvent résonné à mon oreille comme un sévère avertissement.

« Je l'ai trop souvent, hélas! mise en oubli.

« Dernièrement, notre P. Maître nous la répétait sous une autre forme.

« Voilà qu'aujourd'hui, un exemple vient la confirmer.

« Jai fait une faute, mon vilain caractère m'a fait manquer à mon devoir.

« Il m'a fallu le *payer* en prenant mon souper dans la posture d'un homme qui demande pardon.

« Si, comme le dit Louis Veuillot, l'*homme*

*n'est grand qu'à genoux*, j'ai dû paraître grand ; car, courbé dans ma honte, j'avais peine à voir ce qu'on me servait. Je ne l'avais pas *volé !*

« Mais, qu'importe une faute, si l'on sait la réparer ?

« Vive la joie ! vive le noviciat ! »

Avec une humilité plus grave, il demande souvent pardon à ses confrères, pour ses impatiences et ses manques d'égard.

« Avant de mourir, dit un ami qui l'avait assisté, il me demanda pardon de ses moindres fautes, ajoutant que je ne regretterais jamais ce que j'avais fait pour lui. »

# CHAPITRE V

—

## FERMETÉ DANS LA VOCATION

Les pages précédentes nous permettent de constater un courage, une énergie plus qu'ordinaire dans ce jeune homme.

Nous l'avons vu entreprendre l'œuvre de sa formation intellectuelle et morale au milieu de grandes difficultés, et suivre une vocation pour laquelle il n'avait aucun attrait naturel.

Malgré ces obstacles, il répond à l'appel de Dieu, il s'enferme dans ce qu'il nomme *sa prison*, et il y reste par devoir, par conviction, parce que sa conscience le lui ordonne.

Il y souffrira le dégoût, l'ennui, la sécheresse spirituelle, les peines de l'esprit, les angoisses du cœur, les tortures de l'insomnie et d'une névralgie continuelle ; il se soumettra au règlement, à la vie commune, à la diversité

des caractères les plus antipathiques au sien propre.

Veut-on savoir avec quels accents la nature réclamait ses droits? Ecoutons une de ses plaintes :

« Je ne me sens plus le courage de continuer le noviciat, pour trois raisons :

« 1° Je suis fatigué de cette vie monotone ;

« 2° Ma santé s'affaiblit de jour en jour ;

« 3° Je suis indigne d'un si saint état.

« Je trouve ces raisons si pressantes qu'elles m'obligent de prendre une détermination immédiate. »

Humilié de cette faiblesse, il reprend aussitôt :

« Mon Dieu, ne me délaissez pas, ne me retirez pas vos grâces, ne m'écoutez pas quand je vous fais la prière déraisonnable de ne pas m'appeler à l'état religieux. »

N'y a-t-il pas dans ces sentiments si divers un trait de ressemblance avec ceux que l'Évangile nous révèle en Jésus agonisant?

« Que Dieu bénisse ma résolution, écrit-il

un autre jour, et que je n'aille pas, par un coupable abus de ses grâces, perdre une vocation qu'Il m'a inspirée pour mon salut. »

Moins heureux que lui, deux ou trois confrères durent quitter le Noviciat et retourner dans le monde.

Albert en éprouva du chagrin et craignit le même malheur :

« On entre ici avec crainte, écrit-il, on en sort triste ou joyeux, rarement content, jamais heureux.

« Deux confrères sont partis : quel sera leur sort ?...

« Quant à ceux qui restent, ils sont un peu comme sous la *Terreur :* chacun se demande si son tour ne va pas venir. »

De même qu'il acceptait de bonne humeur, les humiliations, ainsi la note humoristique résonnait au sein des souffrances les plus aiguës.

Le 15 janvier, les novices, après une longue et joyeuse course en raquettes, rentrent fatigués et bien disposés au sommeil.

— « Enfin, dit-il, je vais bien dormir... »

Voici le compte rendu de la nuit :

« Quelle déception ?...

« Hier soir, las, rompu, broyé par la fatigue, je laissais une phrase inachevée, tant le sommeil pesait sur mes paupières.

« Que pensez-vous qu'il arriva ? Que je dormis ?

« Détrompez-vous ! j'ai fait la garde toute la nuit, et ce matin l'œil au guet, l'oreille tendue, j'attends la cloche avec impatience.

« Cependant, chose consolante, je suis le plus joyeux de tous pendant le jour. C'est que Jésus m'aide à supporter ma misère, Lui qu'on a tant insulté, en la nuit de la Passion. »

Un visiteur *indiscret*, condisciple de collège, lui dit un jour : — « Tu me parais malade, ennuyé ?... Viens-t'en dans le monde... Nous n'avons qu'une vie à vivre !... Sans faiblesse, je lui répliquai : — « *Je n'ai qu'une âme à sauver.* »

(Note du 5 janvier 1907.)

Un visiteur *respectable* lui dit :

— « Vous vous plaisez bien au noviciat ?

— « Non, répond le novice : je ne *m'y plais pas.* »

A quelque temps de là :—« Vous vous plaisez bien, maintenant ?

—« Je *me plais* moins que jamais.

—« Vous allez donc sortir ?

—« Mais non ! Je ne suis pas venu ici pour *me plaire*, mais *pour plaire à Dieu* et faire sa volonté.

Durant la retraite qui précède son oblation, il se dit prêt à tout souffrir pour persévérer jusqu'à la mort, et payer de retour tant de bienfaits qu'il reçoit de Dieu, par l'entremise de la Congrégation des Oblats.

Il réfléchit sur le malheur du religieux infidèle, sur les inquiétudes et les remords qui poursuivent le transfuge jusqu'à la tombe, et il demande d'être préservé de ce malheur.

Il s'encourage à persévérer en lisant les notices nécrologiques des Oblats. Il y trouve des souffrances plus grandes que les siennes, des vies agitées, terminées par une mort douce et parfois glorieuse. Il a lu et médité cette parole de Mgr Gay à son ami mourant, le R. P. Charles Baret, O. M. I. :

« Il y a plus d'une souffrance dans la vie religieuse ; mais y eût-on souffert toute sa vie on n'eût pas payé le bonheur d'y mourir. »

Aussi quelle joie il ressent lorsque, le 8 septembre, Dieu et la Congrégation reçoivent ses serments ! Quel contentement de penser qu'il est lié pour un an à cet état de vie qu'il espère bien ne plus quitter jusqu'à la mort.

Il exprime sa reconnaissance aux deux religieuses, ses sœurs, qui ont tant prié pour sa persévérance, et il leur dit son bonheur :

« Quel beau jour que celui où l'on se donne tout à Dieu !

« On ne comprend pas cela dans le monde...

« Si j'avais mille vies, je les donnerais volontiers à la gloire de Jésus et de Marie Immaculée. »

A l'égal de sa vocation, Albert aimait la Congrégation qui l'avait adoptée et qui, mère tendre et dévouée, devait recevoir son dernier soupir et garder sa dépouille mortelle. Il l'aimait parce que, mieux que tout autre, elle répondait à ses aptitudes et à l'idée qu'il avait de la vie religieuse.

« Quel titre peut égaler celui d'*Oblat de Marie Immaculée ?* écrivait-il à un ami : et quelle Congrégation possède un champ plus

vaste et une plus belle devise : *Evangelizare pauperibus misit me.* »

Comment ce jeune homme a-t-il pu souffrir autant pour sa vocation, y rester fidèle et se dire heureux ? N'est-ce pas que l'Esprit de Force s'était emparé de son âme ?

N'est-il pas permis aussi de penser que Dieu se hâtait de façonner cette *pierre choisie*, pour la Jérusalem céleste ? Et comme la souffrance dans la vie religieuse est le moyen le plus expéditif et le plus efficace pour obtenir ce résultat, l'Artiste divin la fit tomber à coups redoublés sur cette âme.

Mais en même temps qu'il la taillait et la polissait ainsi, Il la remplissait de grâce et de force pour le jour prochain de l'ascension vers les sommets éternels.

---

### FERVEUR

Une vocation payée par tant de souffrances ne pouvait se contenter de la routine et de la tiédeur.

Le code de perfection évangélique qu'est la Règle des Oblats, ne restait pas lettre morte pour l'ardent novice.

Dès son entrée au Noviciat, il entreprit l'œuvre de sa perfection et ne cessa de désirer ardemment de parvenir au degré *inconnu* où Dieu l'appelait.

Nous l'avons vu luttant contre ses défauts et déployant toute l'énergie possible pour s'affermir dans l'esprit de sa vocation.

Vers le milieu de son noviciat, il se demande quels progrès il a faits depuis qu'il a quitté le monde. Il se reproche encore plusieurs penchants mauvais et se propose de les combattre avec plus de courage, et de travailler ferme à l'acquisition des vertus contraires.

Il s'attaque particulièrement aux défauts extérieurs :

« J'éviterai de paraître triste ;

« Je dois être avenant avec tous mes frères, quoiqu'il m'en coûte ;

« Je veux m'efforcer d'être plus discret et plus réservé dans mes conversations.

« Je me rappellerai la présence de Dieu, au son de l'horloge et à chaque exercice nouveau. »

Il s'excite à la ferveur par l'exemple de ses frères :

« C'est vraiment un plaisir de voir des âmes

si ferventes pour Jésus-Christ. J'en reçois une poussée qui m'aide à marcher courageusement dans la voie des sacrifices où je me suis engagé.»

Lorsqu'il reçoit la bonne nouvelle de son admission aux vœux d'un an, il est comme saisi de confusion en réfléchissant qu'il a fait si peu de progrès dans les vertus religieuses.

Il comprend tout ce que renferme d'indulgence et de bonté, de la part de Dieu et de ses Supérieurs, ce jugement favorable.

En conséquence, il s'applique à se rendre plus digne de cette grande faveur.

« Il ne me reste que trois mois de noviciat, écrit-il : ce n'est pas trop pour dompter un seul défaut et acquérir une vertu. »

A la retraite du mois d'août, il écrit les résolutions suivantes :

« 1° Ne pas parler de moi, ni en bien ni en mal ;

« 2° Éviter la contestation, et faire des excuses pour la moindre parole offensante ;

« 3° Observer le silence plus parfaitement ;

« 4° Converser indistinctement avec tous mes frères ;

« 5° Faire le chemin de la Croix tous les mardis pour obtenir la fidélité à ces résolutions.

« 6° Chaque fois que je manquerai à l'une d'elles, je réciterai cinq *Ave Maria* pour les âmes du purgatoire. »

Il reconnaît candidement que la grâce n'a pas été stérile dans son âme :

« Autrefois, dit-il, je ne pouvais souffrir la contradiction ; j'aimais la solitude et la rêverie.

« Aujourd'hui, je supporte qu'on pense autrement que moi ; je me suis fait à la vie commune, et ma seule rêverie c'est la méditation.

« Voilà ce qu'a fait la grâce de Dieu, et j'espère qu'elle ne s'arrêtera pas là ».

Le grand moyen de perfection pour le religieux, c'est la règle qu'il a embrassée. Albert aimait, étudiait et observait sa Règle comme l'Évangile dont elle est le résumé, en ce qui regarde la perfection.

N'avait-il pas une haute estime de sa Règle, lui qui disait à un ami, la veille de sa mort : « Je demande pour vous au bon Dieu, que vous soyez un saint religieux.

« Habituez-vous à être un homme de Règle :

ce sera pour vous une grande consolation, au moment de la mort ».

Au témoignage de ses supérieurs et de ses confrères, il a été lui-même un homme de Règle jusqu'au dernier jour de sa vie.

Aussi pouvons-nous affirmer que ce jeune religieux parvint à ce degré de perfection relative, qui faisait espérer la réalisation de cette parole de nos Saints Livres : « *Heureux l'homme qui attend de vous, Seigneur, son secours ; qui a disposé dans son cœur des degrés pour s'élever, en traversant cette vallée de larmes, jusqu'au séjour glorieux qui lui est destiné* » (Ps. 83).

Scolasticat Saint-Joseph.—Cottage, jardin, allée du cimetière

# CHAPITRE VI

—

## LA DERNIÈRE MALADIE — LA MORT

Bientôt, dans le beau ciel, je vais aller te voir !
Toi qui viens me sourire au matin de ma vie,
Viens me sourire encor... Mère, voici le soir !
(SR THÉRÈSE DE L'ENF. J.)

ALBERT résidait au Scolasticat depuis cinq mois.

Tout allait bien dans les études, dans la piété, dans l'observation du règlement et même, en apparence du moins, dans la santé.

Il souffrait encore pourtant de névralgies et d'insomnies à peine connues du R. P. Supérieur.

Le 12 janvier 1908, celui-ci lui avait recommandé d'éviter l'isolement, de prendre une part plus active aux jeux athlétiques, de se reposer et de régler le travail de l'esprit.

— « Si vous avez des inquiétudes, des cha-

grins, ou quelque malaise, revenez souvent me voir », ajouta-t-il en le congédiant.

Ces paternels avis furent assez bien observés.

Le Frère se livrait au jeu et à la promenade, parfois même avec trop d'entrain.

Le 17 février, jour anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles, après une récréation trop violente et trop prolongée pour ses forces, il eut une forte hémorragie de poitrine, suivie de fièvre, d'une toux opiniâtre et de grande prostration.

Tout portait à croire que la phtisie s'était emparée des poumons et qu'elle aurait vite raison de ce tempérament miné par les fatigues et les indispositions des années passées.

Le médecin, consulté dès la première crise, fut d'avis que le cas était des plus graves. Il n'épargna aucun moyen d'enrayer le mal.

Après quelques jours, il n'y avait plus de doute sur l'issue fatale et prochaine.

« La maladie trouva notre cher Frère un peu revêche, dans les premiers jours, raconte un ami.

« Elle venait si cruellement déjouer ses plans, ses espérances, entraver le désir de poursuivre ses études et de devenir missionnaire !. . .

« Le malade se soumit cependant à la volonté de Dieu. Il versa des larmes, mais son esprit de foi lui fit remettre sa vie entre les mains de la Providence.

« Sa grande tristesse, quand il se vit alité, fut la perspective de renoncer à la vie religieuse. Il manifesta plusieurs fois préférer mourir que d'être privé du bonheur de se consacrer à Dieu.

« Sa vie nous avait déjà dévoilé beaucoup de ses trésors intimes ; la maladie les mit plus à découvert. Sa sérénité en face de la mort, son union et sa conformité de vouloir avec Dieu, nous édifièrent beaucoup.

« Dans leurs visites souvent renouvelées, ses confrères l'engageaient à souffrir en union avec notre Sauveur, à mêler son sang au Sang divin répandu sur la Croix. Il aimait ces exhortations.

« Un des premiers matins qu'il ne put descendre pour assister à la messe, un Père lui ayant donné la sainte Communion dans sa chambre, nous dit que le malade reçut Notre-Seigneur les larmes aux yeux, exprimant à haute voix ses effusions de reconnaissance et d'amour. Les Religieux présents en furent édifiés.

« Il a raconté un jour, un de ses rêves :

« J'étais mourant, au bas d'une haute échelle « de lumière. Des anges en grand nombre et « des religieuses en faisaient l'ascension. Je « leur demandai : — Quand viendrez-vous me « chercher ? — « Prends patience : tu n'en es « pas encore digne. »

« C'est un rêve ; mais il démontre le sérieux et l'élévation des pensées du malade.

« Sa bouche ne pouvait pourtant pas les traduire sans y mêler un sourire et même de la gaieté.

« Il ne fut jugé digne de gravir l'échelle mystérieuse adossée aux murs du paradis, qu'après de longs jours de souffrance et d'attente résignée. »

Le malade resta quatre semaines sous le coup des premières hémorragies, toujours faible et flévreux.

Les soins médicaux lui furent prodigués avec une tendresse, je dirai maternelle, par la communauté. On essaya même le traitement à l'air froid dans le cottage du jardin. Mais rien ne put arrêter la marche de la mort.

Trois lettres du R. P. Supérieur à la famille du malade, contenaient, avec l'avis de la mala-

die et de ses progrès, les trois notes consolantes de *calme, résigné, parfaitement préparé.*

Son père et quelques autres membres de sa famille vinrent le voir. Tous rapportèrent de ces visites l'édification qui se dégageait de la piété, du calme et de l'humeur joyeuse du malade.

Un de ses oncles écrit à ce propos :

« Pendant toute sa maladie, le jeune homme a montré beaucoup de résignation.

« Comme je le disais au R. P. Supérieur : c'est une grande consolation pour ses parents de le savoir si bien préparé et entouré de tant de soins.

« Je le faisais observer également à un ami, à qui je parlais de cette fin précieuse devant Dieu : c'est presque un plaisir de quitter le monde en de semblables dispositions.

« Il ne m'en coûterait pas de partir pour le grand voyage, si j'étais aussi prêt à rencontrer mon Juge. »

Nous reproduisons ici, avec reconnaissance, les notes prises par le R. P. Supérieur durant les derniers jours :

« *Lundi, 16 mars.* — Depuis quelques jours, l'état de notre cher malade paraissait s'amélio-

rer ; mais pendant la nuit, il se trouva beaucoup plus mal.

« On lui donna la sainte Communion à deux heures.

« *Mardi, 17 mars.* — La matinée a été très mauvaise.

« Vers trois heures de l'après-midi, il est pris d'une forte hémorragie. Le médecin prescrit les traitements les plus énergiques : rien ne réussit.

« L'hémorragie continue pendant douze heures.

« L'état du malade est extrêmement pénible.

« Sa patience et son courage font l'admiration de tous.

« Il écoute avec émotion la lecture d'une lettre de sa sœur, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame.

« Vers sept heures du soir, il me demande avec calme, de vouloir bien lui donner l'Extrême-Onction, ajoutant : « Je n'en ai pas pour « longtemps... Merci de tout ce que vous faites « pour moi. »

« Quelques minutes plus tard, il disait : « Mon « Dieu, que je serais heureux de mourir main- « tenant ! Pourtant, je n'ai encore rien fait « pour le bon Dieu. »

« Ces sentiments de résignation, de reconnaissance et d'humilité revenaient souvent sur ses lèvres pendant tout le cours de sa maladie.

« Je fis venir son confesseur.

« Bien qu'il eut déjà fait une confession préparatoire à la mort, il voulut de nouveau recevoir l'absolution pour se préparer au sacrement de l'Extrême-Onction.

« Il renouvela ensuite les actes de foi, d'espérance et de charité ; prononça lentement et avec ferveur plusieurs invocations à Jésus, à Marie, à saint Joseph.

« Souvent il demandait pardon et appelait Marie Immaculée à son secours.

« A neuf heures, je lui administrai l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière, en présence d'une douzaine de Pères et de Frères scolastiques.

« Le malade était calme.

« Il répondait aux prières, se frappait la poitrine au *Confiteor*, faisait le signe de la croix avec nous.

« Après cette cérémonie, je lui permis, au nom de la Congrégation, de prononcer ses vœux perpétuels, *comme à l'article de la mort.*

« Il s'était préparé à ce grand acte depuis quelques jours.

« Avec quel empressement et quelle ferveur il répondit *Amen* à la formule de profession que je lus en son nom, pour lui en épargner la fatigue.

« Quand je lui remis sa croix d'Oblat, il la pressa sur ses lèvres et se mit à pleurer de joie.

« Après quelques instants, je lui dis : « Vous « serez heureux, n'est-ce pas, de mourir Oblat « de Marie Immaculée ? » — « Oh ! oui... »

— « Vous demandez pardon à vos frères, des « petites peines que vous avez pu leur causer ?

— « Oui, oui, à tous. »

« Puis, levant les mains et les yeux au ciel, il s'écria avec un accent inoubliable :

« Mon Dieu, que vous êtes bon ! »

« *Mercredi, 18 mars.*—Vers trois heures du matin, l'hémorragie cesse, le malade repose.

« A neuf heures, il reçoit le saint Viatique.

« Il exprime l'espoir que saint Joseph va venir le chercher le lendemain, jour de la fête de ce bienheureux Patriarche.

« *Jeudi, 19 mars.*—Il est moins abattu et peut parler plus facilement. « C'est possible « que je vive encore des mois... C'est bien « long... Mais, maintenant que j'appartiens

« tout au bon Dieu par mes vœux, je m'en « remets à sa sainte volonté plus que jamais ».

« Je lui fais remarquer qu'il a toujours sous les yeux sa croix d'Oblat :—« Oh ! oui, ma « croix !... Tenez, la nuit, quand je ne dors « pas, que je tousse, que je souffre, je la prends, « je la baise et cela me soutient ».

« A tout venant, il parle de ses vœux, de sa croix. « Voyez, dit-il à un compagnon de « noviciat, comme il est avantageux d'être « malade : j'ai déjà fait mes vœux perpétuels, « tandis que vous n'en êtes qu'aux vœux d'un « an ».

« Les jours suivants, il parut moins faible et le médecin prononça quelques paroles d'espoir.

« *Mercredi, 25 mars.*—Le cher malade peut se lever et marcher jusqu'à la chapelle.

« Il me dit, tout joyeux : « J'ai eu le bon- « heur d'aller fêter l'Annonciation ! »

« *Vendredi, 27 mars.*—Il est beaucoup plus mal. Le médecin croit que les tubercules ont infecté le sang et tout l'organisme.

« *Samedi, 28 mars.*—L'état du malade va s'aggravant. Il a des moments de délire ; il peut toutefois recevoir la sainte Communion.

« *Dimanche, 29 mars.*—Peu ou point de changement.

« Je vais écrire à vos parents, lui dis-je ; avez-vous quelques pensées à leur communiquer ? —« Oh ! dites-leur que je les aime beaucoup, « que le bon Dieu a jeté sur eux des regards de « complaisance dans leurs épreuves ; que je « leur souhaite à tous la persévérance finale, le « bonheur du ciel... Adieu ! »

« Un peu plus tard je lui remis une lettre d'un ami de Sainte-Thérèse et lui demandai : « Que voulez-vous faire dire à ces bons amis de « Sainte-Thérèse ? »

—« Veuillez leur dire dans quel état je me « trouve. Je les remercie de la sympathie « qu'ils m'ont témoignée au Noviciat et ici. « Ils ont bien raison de me féliciter d'être « Oblat de Marie Immaculée, je leur fais mes « adieux et leur promets de ne pas les oublier « au ciel ».

« *Lundi, 30 mars.*—Le médecin le trouve plus mal.

« Dans ses moments de délire, le malade parle constamment de ses vœux, de sa Croix, de la sainte Communion.

« Dès qu'on lui suggère des oraisons jaculatoires, il se calme et les répète pieusement.

« *Mardi, 31 mars.* — Il demande l'absolution et reçoit la sainte Communion. Un prêtre se tient à ses côtés jour et nuit.

« *Mercredi, 1er avril.* — La nuit a été très mauvaise. Aujourd'hui, il est plus calme et plus faible.

« Il a souvent des moments de lucidité. Il baise son scupulaire, sa croix, et répète dévotement des oraisons jaculatoires. »

Un autre témoin ajoute ceci :

« Après un acte de contrition prononcé pieusement : « O Jésus, dit-il avec conviction, « oui... enfin... vraiment... vous avez trouvé « le chemin de mon cœur. »

« C'est une des dernières paroles qui sortirent de ses lèvres avec une apparence de raison. Ensuite, ce fut pour nous le mystère de la mort, mystère plein d'espérance, sous le regard de Celui qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie.* »

L'intelligence se voilait, les idées ne s'enchaînaient plus ; mais le cœur battait encore pour Jésus, l'unique amour de l'agonisant.

Les mots entrecoupés étaient des prières, des élans de piété, des actes d'humilité.

*Jeudi, le 2 avril*, vers une heure du matin, après une dernière absolution, pendant que le R. P. Supérieur récitait les prières des agonisants, entouré de plusieurs Pères et Frères à genoux, le jeune Oblat cessa de prier et de presser sa croix ; les assistants en conclurent qu'il avait cessé de vivre ; et de fait, dans le même instant, son âme purifiée, sanctifiée par la souffrance et par la grâce, paraissait devant Dieu.

---

### SUFFRAGES ET DERNIER ÉLOGE

Les premières clartés du jour adoucirent la tristesse qui se répandit dans les cœurs à l'annonce de ce décès.

Étendu sur son pauvre lit funèbre, sa croix et son chapelet entre les doigts, le Religieux semblait prier encore. La beauté et la douceur de ce front que la mort avait touché et comme transfiguré, symbolisait le repos de l'âme rendue au terme de son voyage.

Pendant deux jours, les messes, les communions, les prières ininterrompues, montèrent vers Dieu, à l'intention de l'âme bien-aimée.

En même temps, la nouvelle du décès allait demander des centaines de messes dans les

quinze communautés des Oblats de la Province.

Au Séminaire de Sainte-Thérèse, la bienveillance des Directeurs, et l'amitié des élèves accordait deux services funèbres et un grand nombre de communions pour le repos de l'âme de l'ami dévoué jusqu'au dernier soupir.

Monsieur le chanoine L.-A. Jasmin, supérieur, empêché d'assister aux funérailles, voulut bien exprimer ses regrets. Ses aimables paroles seront le dernier éloge qu'il convient d'entendre. Nous voudrions y ensevelir la douce mémoire du défunt :

« J'ai gardé un excellent souvenir de ce cher Albert. Je le savais religieux au fond de l'âme et j'espérais qu'il ferait un très bon Oblat, prêt à tous les dévouements. Je n'ai pas manqué de recommander son âme à Dieu et j'ai été heureux de voir nos élèves assister pieusement et faire la sainte Communion en si grand nombre, aux deux services chantés dans notre chapelle à son intention.

« Je rappellerai à ses confrères, au cours de la retraite de vocation, l'état de vie qu'il avait embrassé, pour longtemps, espérait-il, et celui que le bon Dieu vient de lui donner pour l'éternité. »

Les condisciples du défunt reçurent du R. P. Charlebois les détails de cette mort édifiante. Ils s'en montrèrent reconnaissants dans une lettre écrite au nom de tous, par M. Albert Valois. On y lit entre autres choses agréables, les lignes suivantes :

« Ces notes intéressantes nous montrent l'instabilité des choses humaines, la brièveté de la vie et la bonté de Notre-Seigneur pour ceux qui veulent le servir généreusement.

« Les paroles pleines de foi et de ferveur prononcées par notre confrère mourant, ces saintes ardeurs qui lui faisaient désirer la mort ; tout cela nous a enthousiasmés pour la cause de Notre-Seigneur, et nous a fait prendre des résolutions fermes et sincères de travailler pour Dieu et pour la sainte Eglise. »

---

### AU TERME

Les funérailles eurent lieu, le samedi, 4 avril, dans l'église paroissiale de la Sainte-Famille, desservie par les Pères du Scolasticat.

« La cérémonie a été grave et touchante, raconte un ami, confrère du défunt au Noviciat.

« Avant le départ pour l'église, la croix de bois noir remplace celle de l'Oblation dans les mains du trépassé.

« Il est huit heures ; on procède à la levée solennelle du corps. Le confesseur du défunt, le R. P. Duvic, préside avec diacre et sous-diacre.

« La procession se met en marche, la croix en tête, suivie de la communauté en habits de chœur, de douze frères porteurs du corps, et des parents.

« Par une exquise délicatesse, on a voulu que les porteurs et les servants fussent tous des compagnons du défunt au Noviciat.

« L'église a revêtu sa grande toilette de deuil.

« La chorale du Scolasticat rend très bien la messe solennelle de Requiem.

« A l'Offertoire, un *De Profundis* harmonisé remue vivement tous les cœurs.

« Qu'avec ferveur nous offrons l'Hostie sainte pour le repos de l'âme bien-aimée !

« Des membres de la famille reçoivent la sainte Communion.

« *Libera, Libera !* Oh ! oui, qu'elle soit libérée, ton âme, cher ami ; que Dieu lui accorde paix et bonheur !

« *In Paradisum*... Que les anges te conduisent en Paradis...

« La funèbre procession reprend sa marche, au tintement des cloches ; elle passe en face du Scolasticat, ce sanctuaire de l'étude et de la piété où l'on est si heureux ! « C'est un paradis terrestre », disait encore notre ami, quelques jours avant sa mort.

« Nous voilà au terme du *pèlerinage*.

« Une dernière prière, un dernier chant d'adieu ; le cercueil descend dans la fosse. C'est la dernière victoire de la mort. Tu ne saurais aller plus loin, ô mort !

« Au-dessus de toi, malgré toi, ta victime triomphe ; elle est avec Celui qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie.*

« Dormez, cher Frère, dans cette terre sainte, à l'ombre de la croix, à côté des Tabaret, des Boisramée, des Vincent et de tant d'autres qui attendent comme vous la glorieuse résurrection.

« Une humble croix dira votre nom aux nouveaux venus. Pour nous, votre mémoire, votre fraternelle amitié, vos exemples de résignation, de foi, de force dans l'épreuve, d'attachement à la famille des Oblats, sont à jamais gravés dans nos cœurs ».

*
* *

Le désir le plus ardent de ce jeune Religieux, depuis son entrée au Noviciat jusqu'à son dernier soupir, fut de connaître Notre-Seigneur et d'amener les âmes à cette connaissance qui surpasse toute science humaine.

Dieu s'est contenté de ses désirs et de ses souffrances.

Puisse cette notice suppléer quelque peu à l'apostolat qu'il ambitionnait, lui susciter des imitateurs, et répandre dans les âmes, avec le parfum de ses vertus, les leçons d'une existence que nous voulions disputer à l'oubli.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES


PAGES

aissance et première éducation..... 13
Au Collège de Terrebonne ..... 15
Au Séminaire de Sainte-Thérèse..... 19
II.– a vocation religieuse..... 23
III.– e Noviciat..... 33
u Scolasticat..... 41
ualités—Défauts—Vertus..... 45
sprit de foi..... 60
mour de Jésus-Christ..... 62
iété envers Dieu..... 63
iété filiale..... 65
ifection envers ses maitres et ses condisciples..... 69
évotion envers la Sainte-Vierge..... 71
èle—Confiance—Humilité ..... 75
V.– ermeté dans la vocation..... 85
erveur..... 91
VI.– ernière maladie—Mort..... 97
uffrages et dernier éloge..... 108
u terme..... 110

# TABLE DES MATIÈRES


PAGES

I.—Naissance et première éducation..... 13
Au Collège de Terrebonne..... 15
Au Séminaire de Sainte-Thérèse..... 19
II.—La vocation religieuse..... 23
III.—Le Noviciat..... 33
Au Scolasticat..... 41
IV.—Qualités—Défauts—Vertus..... 45
Esprit de foi..... 60
Amour de Jésus-Christ..... 62
Piété envers Dieu..... 63
Piété filiale..... 65
Affection envers ses maîtres et ses condisciples..... 69
Dévotion envers la Sainte-Vierge..... 71
Zèle—Confiance—Humilité..... 75
V.—Fermeté dans la vocation..... 85
Ferveur..... 91
VI.—Dernière maladie—Mort..... 97
Suffrages et dernier éloge..... 108
Au terme..... 110

8
2
41

CE

a39003 011013256b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 02 15 08 0